

LES ARABES DITS « ŠUWA » DU NORD-CAMEROUN

Frank HAGENBUGHER-SACRIPANTI

Ethnologue O.R.S.T.O.M. — B.P. 65 N°Djamena (Tchad)

RÉSUMÉ

Cet article présente une chronologie des étapes de la migration des Arabes au sud du Sahara ainsi que les conditions de leur pénétration et de leur installation à l'ouest du Chari où ils jouent un rôle politique et militaire important jusqu'à l'écroulement de l'empire du Bornu sous les coups de Rabah et la chute de ce dernier. L'auteur insiste sur le rapport entre l'instauration d'un ordre colonial renforçant leur asservissement aux possesseurs traditionnels de leur zone principale d'implantation au Nord-Cameroun et un morcellement progressif de leurs groupements s'accompagnant d'une évolution culturelle spécifique en marge de la tradition arabe.

ABSTRACT

This article gives a chronology of the stages in the migration of Arabs south of the Sahara, and describes the conditions of their penetration and establishment West of the Chari; there they played an important military and political part (role) until the collapse of the Bornu empire under the attacks of Rabah, and the fall of the latter. The author emphasizes the relationship between the establishment of a colonial structure that reinforced the subjugation of the Arabs to the traditional holders of their major settlement zone in the North Cameroon, and the progressive breakdown of their social groups, that was accompanied by a specific cultural evolution, on the fringes of the Arab tradition.

Notre transcription ne tient pas compte de la grammaire de l'arabe littéral mais de la prononciation et de la spécificité dialectale du parler salamat tel qu'il est pratiqué à l'ouest du Serbewel. Les noms de localités ou de région sont transcrits phonétiquement lorsqu'ils concernent la tradition (ou n'existent pas sur les cartes IGN) et selon l'orthographe IGN lorsqu'ils ont une connotation administrative.

TRANSCRIPTION

' attaque vocalique, stop glottal
b
t
j dj mouillé
h h guttural
ç ch en allemand
d

r
z
s
c contraction gutturale sonore
ğ uvulaire, souvent confondu avec le qaf ou le kaf
f
q uvulaire souvent confondu avec ğayn
k
l
m
n
h aspiré anglais, ne se distingue pas toujours du ħ
č (tch) et ž (j) sont également utilisés bien que n'existant pas dans l'alphabet arabe.
ş
đ
z
t
w
y

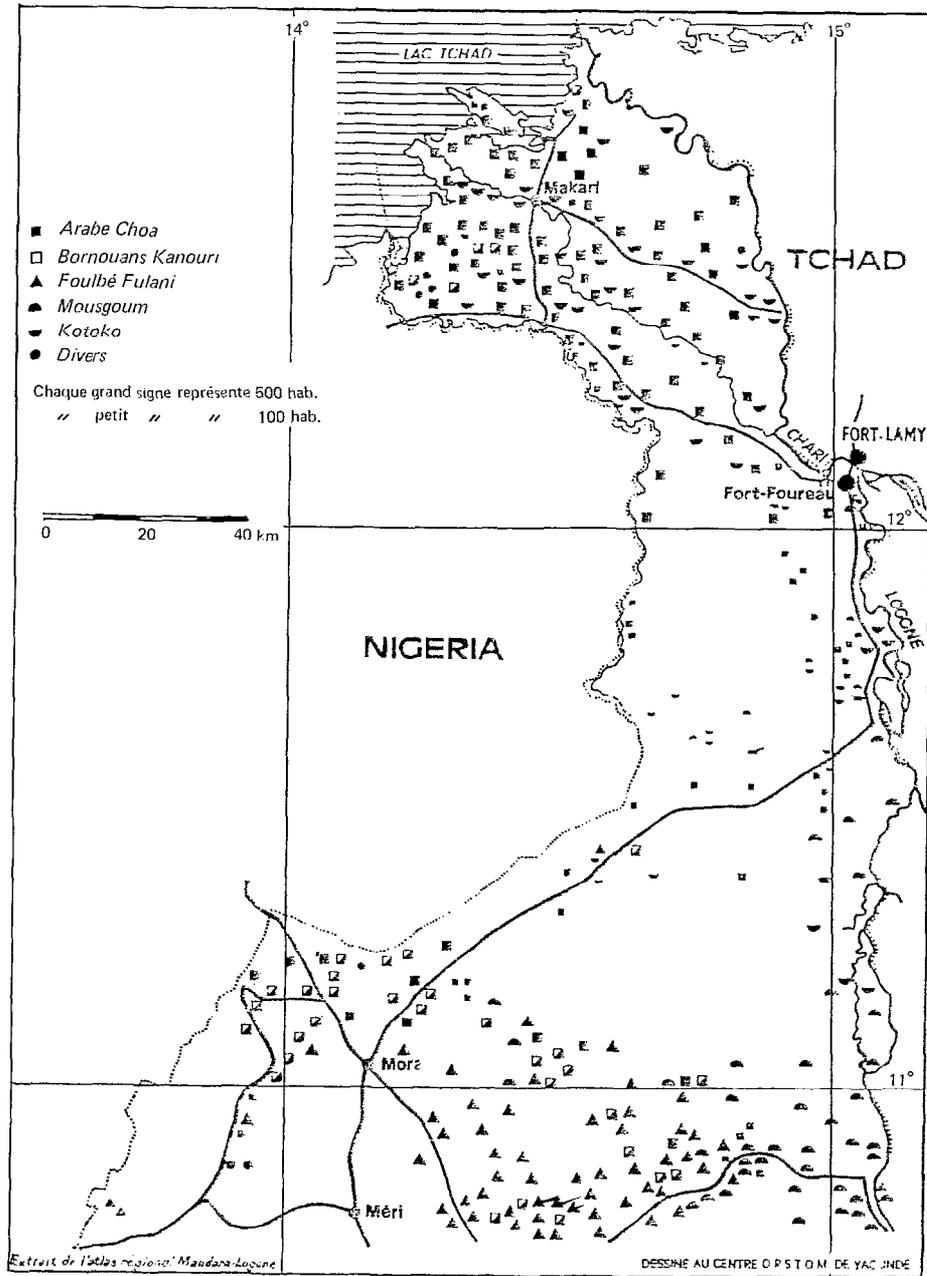


FIG. 1. — Implantation arabe.

Voyelles

v. longues.....	ā ī
e fermé.....	é e
e ouvert.....	ê
on français.....	ô

Nous avons effectué, en 1970-71, un séjour de dix-sept mois en zone de peuplement arabe, dans l'arrondissement du Serbewel qui constitue la pointe extrême nord du département du Logone et Chari, et partant la limite septentrionale de la République Unie du Cameroun.

Les limites naturelles de notre aire maximale d'enquête furent donc :

- à l'est : le Chari (frontière avec le Tchad)
- à l'ouest : l'El Beïd (frontière avec le Nigéria)
- au sud : la route de Fort-Foureau - *Maltam Afade - Fotokol*.

L'arrondissement fait partie, dans sa quasi-totalité d'une immense plaine inclinée vers le lac, qui est la partie asséchée de la cuvette tchadienne.

Cette enquête de longue durée en milieu arabe dit « Šuwa » fut notre première véritable approche d'une société semi-sédentaire en zone soudano-sahélienne. Nous nous sommes particulièrement consacrés à l'étude d'une fraction *Salamat*, les 'U.Éli, dont les différents sous-groupes sont stationnés en saisons des pluies, dans la région d'*Am Šilga*, gros village arabe situé à une dizaine de kilomètres à l'ouest de *Makari*. Nous nous sommes fréquemment rendus dans les villages et campements de l'arrondissement appartenant aux trois autres tribus composant la population arabe du département (*Gawālme*, *Bana Šeïl*, *Hemmadīye*), afin d'évaluer le degré d'homogénéité culturelle de cette société, de vérifier ou de corroborer les informations et les observations effectuées en milieu *Salamat*.

Nous présentons ici le texte de notre participation au colloque qui s'est tenu à Paris, du 24 au 28 septembre 1973 sous les auspices du C.N.R.S. et traitait de la « *Contribution de la Recherche Ethnologique à l'Histoire des Civilisations du Cameroun* » (1).

Il nous était difficile de donner à un texte relatif à l'histoire des Arabes du Cameroun les dimensions restreintes d'une communication destinée à être lue; en effet :

1 — Le manque de certitudes quant aux différentes époques de l'implantation arabe au *Bornu*, aux circonstances qui la précédèrent puis la mar-

quèrent, s'oppose à la nécessaire brièveté d'une communication.

2 — L'envergure de tout sujet d'étude concernant l'histoire des Arabes dépasse largement les limites de l'ancien *Bornu* et *a fortiori* du Nord-Cameroun. Or, il n'est sans doute pas inutile de rappeler que ce texte a été rédigé à Fort-Lamy où il s'est avéré impossible de disposer de l'ensemble de la bibliographie de référence.

3 — Notre sujet de recherche (relatif aux problèmes de diffusion et d'emprunts culturels en milieu arabe soudano-tchadien) présentant d'évidentes analogies avec le thème central du colloque, il nous a semblé opportun d'exposer notre documentation sous la forme que nous donnons à un article destiné à être publié dans les prochains mois. Si les développements concernant l'évolution culturelle originale des « Šuwa », issue de l'insertion de ces derniers dans la vie politique et sociale du *Bornu*, soulignent l'étroite et nécessaire imbrication de l'histoire et de l'ethnologie dans cette étude rétrospective, il importe de préciser que ce texte, dont la rédaction s'appuie sur les travaux du R. Père ZELTNER, n'était initialement destiné qu'à révéler les origines et les causes historiques des conflits inter-ethniques et intertribaux qui déterminent le devenir d'une société arabe étroitement enserrée entre deux frontières, culturellement et politiquement coupée de ses origines. La rédaction n'en fut donc pas réalisée dans une perspective proprement historique, mais plutôt orientée vers la mise en évidence de deux aspects primordiaux de cette évolution :

— l'impact culturel des influences *koloko* et *kanuri* qui pèsent sur la société « Šuwa »,

— la persistance et la vitalité d'une mentalité et d'un fond culturel arabes face à un milieu écologique et humain auquel les « Šuwa » ne purent s'adapter qu'en modifiant leur mode de vie ancestral.

La population du Serbewel (70 000 h.) est essentiellement composée de trois groupes ethniques (*Kanuri*, *Koloko*, Arabes « Šuwa »), ainsi que d'une minorité peul et d'un village *ha'usa*, dont les spécificités culturelles s'estompent parfois, rendant toute différenciation ethnique malaisée; c'est ainsi que la totalité des fractions peul, bien qu'affirmant encore aujourd'hui leur identité ethnique originelle, sont arabisées, tant sur le plan de la langue et des coutumes que sur celui du mode de vie sociale et économique (2). De nombreux villages *kanuri* (*bornuans*) et *koloko*, isolés dans des zones de peuplement

(1) Les textes relatifs à l'organisation politique de la tribu arabe et aux antagonismes locaux n'étaient pas inclus dans cette communication.

(2) Les gens de ce village revendiquent une lointaine origine *baquirmienn*e et affirment s'être par la suite intégrés en milieu *koloko* avant de se laisser absorber par la société arabe.

presque exclusivement arabe ont également subi ce processus d'acculturation et présentent respectivement différents degrés d'acquisition des caractéristiques économiques et socio-culturelles propres aux « Šuwa ». La persistance de l'identité originelle ainsi que certaines institutions culturelles, accompagne toujours l'intégration progressive d'éléments culturels hétérogènes ; c'est ainsi que les gens d'*Abari II* se disent *Kotoko*, appliquent les scarifications *kotoko* à leurs enfants, mais :

— ne parlent que l'arabe et ont perdu toute connaissance de la langue *kotoko*,

— excisent leurs filles (1)

— paient la *dīye* (prix du sang), ainsi que l'impôt administratif avec l'ensemble des *Salamal* de l'arrondissement, par le *Lawan* desquels ils sont commandés,

— sont éleveurs-agriculteurs et nomadisent sur les mêmes pâturages que les 'U.Eli dont le Šēx est leur chef direct,

— se défient autant que les Arabes des « véritables » *Kotoko* qu'ils considèrent comme des sorciers.

De même, les *Kanuri* d'*Abari I*, les *Ha'usa* de *Bongor*, les Peul de plusieurs villages (*Diledil*, *Abu Dangala*, *Atri I*, etc.) sont commandés par le *Lawan* des *Salamal* et présentent respectivement différents stades d'interpénétration culturelle.

Le poids du passé.

L'attitude de repli, voire de refus déclaré face aux initiatives socio-économiques destinées à modifier son genre de vie ainsi que ses moyens d'existence, distingue la collectivité arabe sur le plan national et la fait considérer à juste titre comme la société musulmane la moins « évoluée », la plus « fermée » du Nord-Cameroun. Cet immobilisme, qui caractérise la plupart des groupes nomades ou semi-nomades des zones sahariennes et soudano-sahéliennes, revêt chez les « Šuwa » une dimension qui résiste aux explications socio-culturelles habituellement invoquées. Certes, la pratique sinon rigoureuse et toujours « orthodoxe », du moins régulière et ostentatoire de l'Islam ainsi qu'une existence quotidienne essentiellement déterminée par les servitudes de l'élevage — et plus récemment de l'agriculture — ont façonné une mentalité opposée aux changements et aux innovations imposés de l'« extérieur » par d'autres ethnies détentrices du pouvoir politique... Cependant, le dynamisme et l'évolution des Peul, autres éleveurs du Nord-Cameroun, dont l'attachement au bétail et l'assujétissement aux structures coutumières sont au moins aussi grands qu'en milieu « Šuwa », révèlent l'insuffisance de ce mode d'explication.

(1) Les *Kotoko* ne pratiquent pas l'excision.

(2) CARROU voit dans le sens de cet itinéraire l'origine du nom de *Hasan el Garbi* : *Hasan* l'occidental.

L'origine et les fondements du « problème » « Šuwa » au Cameroun ne peuvent être totalement évalués indépendamment d'une rétrospective historique présentant le nombre et la diversité des antagonismes suscités par le passage des Arabes au sud du Sahara, leur pénétration sur la rive gauche du Chari et leur installation sur les marches orientales du *Bornu* constituées par les principautés *kotoko*. La partie historique de cette étude est donc principalement destinée à mettre en évidence les sources traditionnelles de conflits opposant les Arabes « Šuwa » aux ethnies voisines et aux modes d'administration qui leur furent imposés jusqu'à nos jours ; elle s'est cependant heurtée à la rareté des sources écrites, à la perte de la connaissance du passé, et, comme c'est le cas dans de nombreuses sociétés hiérarchisées en cours de « déstructuration », à une « tradition de sauvetage » alourdie par un « snobisme historique » particulièrement révélé dans la partie haute des généalogies et l'intégration au domaine du mythe d'événements relativement récents (immédiatement antérieurs au dernier demi-siècle)... Certains de nos informateurs les plus éminents, ou jugés tels par la collectivité auprès de laquelle ils avaient assis leur réputation, brossaient à notre intention de vastes fresques historiques, relatant avec force détails la migration qui conduisit les Arabes de la Mer Rouge au lac Tchad, retraçant la généalogie des principaux chefs de tribu.

Le dénommé *Slimān* domicilié à *Am Šilga*, lépreux dont les moignons savent encore tenir un couteau et manier la houe, est connu dans tout le Serbewel pour son humour, la vivacité de ses réparties et une mémoire prodigieuse (ou jugée telle) des événements passés et des filiations ; c'est auprès de lui que l'on se rend (parfois de loin) pour redécouvrir ou corroborer l'existence d'un lien de parenté, et c'est à son contact que nous récoltâmes le plus de documentation à caractère historique... dans un minimum de temps. L'information ultérieure, par recoupement, de nombreux renseignements fournis par *Slimān* comme étant les plus sûrs, redonna à notre enquête sa dimension véritable, plus laborieuse, moins séduisante...

Chronologie.

La distinction entre *Hasa'una* et *Juhayna*, opérée par CARROU au début du siècle, est encore couramment admise et oriente la plupart des études consacrées aux populations arabes stationnées au sud du Sahara : les premiers seraient venus du nord jusque dans la région du Tchad, guidés par *Hasan el Garbi*, après avoir suivi la côte d'est en ouest, d'Égypte en Tripolitaine (2), tandis que les *Juhayna*, qui seraient

arrivés de l'est par le *Dār-Fur* et le *Kordofan*, affirmeraient descendre d'un ancêtre commun dénommé *Abdullahi el Juhayni*... Cette théorie ne résiste cependant pas aux informations recueillies lors de plusieurs missions effectuées au nord du lac Tchad, dans le *Chitali* (1) et l'ensemble du *Manga*, au cours desquelles nous avons mené de nombreux entretiens avec les principaux notables des clans *Ḥasa'una* (*Am Xayār*, 'U.*Maḥbūb*, *Ḥammāma*, 'U.*Balāl*, 'U.*Maṣṣūr*, 'U.*Šebīb*, 'U.*Ṭāleb*) : ces derniers ne font état que de migrations en provenance de l'est et ignorent jusqu'au nom de Ḥasan el Garbi...

Il ne nous appartient pas d'argumenter ici sur la prétendue origine qoraichite de ce mouvement migratoire. La compilation de la bibliographie existante et plus particulièrement l'analyse des manuscrits soudanais effectuée par MAC MICHAEL font apparaître les grandes étapes de la pénétration arabe au Soudan :

- VII^e siècle : conquête de l'Égypte par *Ibn al Aṣi*.
- VIII^e siècle : migration d'Omayyades à partir de 750. Pressions sur les royaumes chrétiens.

— XIV^e au XVI^e siècles : écroulement des royautés chrétiennes de Nubie (1316) et d'*Alwa* (1504). Déferlement arabe le long du Nil et vers l'ouest, à la recherche de nouveaux pâturages.

Selon ZELTNER, 1970 (2), il n'est guère possible de « tracer un tableau circonstancié de l'exode arabe depuis les rives du Nil jusqu'au Tchad », car les chroniques font défaut ainsi que les écrits des historiens arabes sur ce sujet. Et l'auteur de préciser : « tout au plus peut-on espérer, en faisant appel aux souvenirs, glaner quelques faits saillants, et pour certaines tribus quelques jalons ».

Quelles furent les circonstances à l'issue desquelles la plupart des tribus se dispersèrent ou éclatèrent en fractions rivales dont un grand nombre entama une véritable diaspora vers l'occident?... Une situation ou un événement conflictuel précis opposant ces groupements fut-il à l'origine de ce mouvement de population? Cette ruée dans des directions différentes d'éléments tribaux primitivement liés par la parenté et leur communauté d'origine ne fut-elle au contraire que l'aboutissement d'une progressive dégradation politique et économique? Ces différents groupements s'ébranlèrent-ils dans un laps de temps relativement bref, respectivement démunis d'informations précises sur la nature des obstacles

et des dangers qui les attendaient? Ce processus de départ se déroula-t-il au contraire sur une longue période qui permit l'envoi et le retour de reconnaissances, la définition ainsi que la localisation préalable du but à atteindre et des difficultés à surmonter?

Les réponses à ces questions nous font défaut, qui permettraient d'évaluer la rapidité et l'importance des groupes en déplacement, la soudaineté de leur irruption sur des territoires inconnus, et partant la nature des premiers contacts qu'ils établirent avec les pouvoirs politiques locaux. Un fait dont l'authenticité et la signification restent sujettes à caution, est rapporté par la tradition, indépendamment de toute précision spatio-temporelle; il convient cependant de le relater car il constitue non seulement la seule information dont on dispose sur un sujet ignoré des historiens, mais encore une évaluation plausible de la nature de l'antagonisme (ou de l'événement qui le cristallisa) qui opposa nombre de fractions, peu avant la dispersion vers l'ouest. Il s'agit du « *Šaḡat al nagat* » ou « séparation de la chamelle », combat fameux dans lequel s'affrontèrent plusieurs tribus qui avaient jusqu'alors vécu en parfait accord. L'origine du conflit serait le vol d'une chamelle, commis par un individu de la tribu des *Xozām*, au détriment d'un ressortissant *ḡawālme*. Le contraste entre le nombre de guerriers mis aux prises au cours de cet affrontement et la banalité de l'incident ne s'explique que par le jeu des alliances auquel chacun des deux partis ne manqua pas de faire appel. CARBOU (1912) rapporte dans son ouvrage sur « la région du Tchad et du Ouadaï » un événement similaire qu'il situe dans une région manifestement plus occidentale que le lieu auquel la tradition réfère implicitement...

L'élan migrateur de cette masse de tribus dont les ancêtres conquièrent l'Égypte au sud de laquelle ils écrasèrent les états chrétiens — dont ils ne surent perpétuer l'existence malgré l'instauration de nouvelles dynasties et la contraction d'alliances avec des princesses nubiennes — reçoit dès lors une nouvelle impulsion qui l'oriente vers les grands États noirs de l'Afrique Centrale, et entame une séquence mal connue de l'histoire arabe.

La présence arabe au *Kanem*, sur la rive occidentale du lac Tchad, qui constitue à différentes époques un facteur déterminant dans l'évolution du *Bornu* est attestée par différentes sources d'information. Un manuscrit du XVI^e siècle, édité par MAC MICHAEL (1922) (et mentionné par ZELTNER), rapporte que la « plupart des Juhayna sont sur le Nil Blanc et dans les pays de l'ouest... La tribu des Juhayna atteignit

(1) Orthographe I.G.N.

(2) Nous nous référons particulièrement, dans l'élaboration de ce « panorama historique » succinct, aux travaux du R. Père ZELTNER, qui contribue de manière décisive à la connaissance de l'histoire des Arabes en zones sub-sahariennes, tant par ses analyses et traductions d'ouvrages et manuscrits arabes, que par les études de terrain qu'il a effectuées au Nord-Cameroun et dans l'est du Tchad.

le nombre de cinquante-deux fractions sur le territoire de Soba, mais la plupart sont en Tunisie et au Bornu ». Le R. Père ZELTNER (1970) voit dans ce passage « la preuve de la présence arabe dans la région du lac Tchad dès le début du XVI^e siècle ». Cependant il ajoute fort justement que cela « n'implique pas nécessairement la présence de *Juhayna* au Bornu actuel mais dans l'ancien royaume de ce nom qui est le *Kanem*, tributaire du nouveau Bornu à l'époque où l'auteur écrit ».

A l'appui de cette thèse, prétendant citer *Ibn Fartwa*, BARTH affirme qu'*Idris Ala'oma* obtint l'appui des Arabes du *Kanem* dans sa lutte contre le *Sefuwa Abdallah* et ses alliés *tubu*, et les entraîna plus tard à sa suite au Bornu. Ces contingents arabes arrivèrent ainsi au terme d'une tumultueuse migration et se fondirent en milieu *kanuri*.

— XVIII^e siècle : un nouveau courant, beaucoup plus important, d'infiltrations, puis d'émigrations arabes à l'ouest du Chari s'amorce, vraisemblablement vers le milieu du XVIII^e siècle, et jouera un rôle important dans la tentative de restauration du royaume de Bornu effectuée par *Muhammad el Kanemi*. NACHTIGAL (1881) affirme d'ailleurs que sous le règne du *Maï Ali ben Dunama* (1750-1791), les Arabes de la région du Logone souffrirent des incursions lancées par les Baguiriniens sous le commandement du *Mbang Muhammad El Amin* (1751-1785), également nommé *Haji*, contre les marches orientales du Bornu.

Cet apport ethnique transformera de manière spectaculaire les régions situées au sud du lac, du point de vue culturel, politique et économique. Au contraire des arrivées arabes précédentes, numériquement moindres et circonstanciellement fort différentes, il s'agit là d'un passage massif avec femmes, enfants, troupeaux et impedimenta, de fractions qui conserveront leurs coutumes, leur langue, leur genre de vie et les diffuseront même dans de nombreux groupes *kanuri* et *kotoko* à proximité desquels ils s'installent (1). « L'art de se soustraire aux exactions des Sultans fut l'occupation majeure des Arabes du Soudan ». Cette affirmation du R. Père ZELTNER définit à la fois la position des Arabes vis-à-vis des États sur les territoires desquels ils choisissent leurs pâturages et la cause essentielle du flux permanent des groupements arabes vers l'ouest. Les tributs imposés à ceux-ci par le *Dār-Fur*, le *Kordofan* et plus particulièrement le *Wadaï* sont énormes. Divisés et affaiblis par les dissensions internes, les

Arabes n'opposent le plus souvent que leur mobilité à l'avidité de leurs suzerains... dont ils affrontent parfois victorieusement les troupes, mettant à profit leur rapidité de mouvement. Ces résistances sont cependant exceptionnelles et ne peuvent en rien freiner le processus de « fuite en avant » auquel sont contraintes de participer des tribus aux fractions dispersées, coupées de leurs bases de départ et menacées par les repréailles des détachements lancés à leurs trousses.

Ces déplacements vers l'ouest sont surtout déterminés par le désir d'échapper à l'emprise des États auxquels leurs divisions rendent les Arabes incapables de résister efficacement (2). Cependant ces nomades n'en conservent pas moins un goût prononcé pour la rapine et le pillage et continuent d'approvisionner les marchés d'esclaves du nord, gardant de ce fait des relations économiques avec leurs anciens suzerains du *Wadaï* et du *Dār-Fur* dont ils ont fui la domination... Aussi leurs arrêts dans certaines régions et les méandres méridionaux de leur marche vers l'ouest sont-ils autant dus aux perspectives de fructueuses chasses à l'homme qu'aux hasards de la fuite.

Ayant échappé aux exactions des Sultans, les Arabes subissent aussi la poussée d'autres nomades, particulièrement des *Tubu*, dont une importante fraction descend vers le Bahr el Ghazal, d'où elle refoule les *Dagana* plus au sud.

Ces divers mouvements de population entraînent un amasement considérable de tribus sur la rive droite du Chari à la pression desquelles le Bornu résiste jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle. Mais la décadence du royaume s'accélère à l'issue d'une expédition malheureuse contre le *Mandara* et d'un grave affaiblissement du pouvoir des *Maï*, accompagnés de calamités d'ordre économique et sanitaire... En quelques incursions des audacieux ont déjà appris à franchir le fleuve avec bétail, armes et bagages, au sud de la chaîne de principauté *kotoko* qui flanquent la frontière orientale du Bornu, zone de moindre résistance.

Implantation et évolution culturelle des Arabes dans l'ancien Bornu

C'est en 1823 qu'est signalée pour la première fois la présence de populations arabes au sud du lac Tchad, grâce à DENHAM qui écrit à cette époque : « Les Arabes Choua sont une race très extraordinaire. Ils

(1) L'arrivée de ces tribus dans un cadre écologique particulier, très différent des conditions de vie connues antérieurement, les orientera rapidement vers un semi-nomadisme (sédentarisation dans les villages de saison pluvieuse et transhumance vers les pâturages de saison sèche) favorisant des contacts prolongés et réguliers avec les voisins sédentaires.

(2) Les éléments de ces migrations ne sortiront d'ailleurs de l'orbite *wadaïenne* que pour entrer dans celle du *Bagirmi* et du Bornu, ne passant pour la plupart que d'une sujétion à une autre.

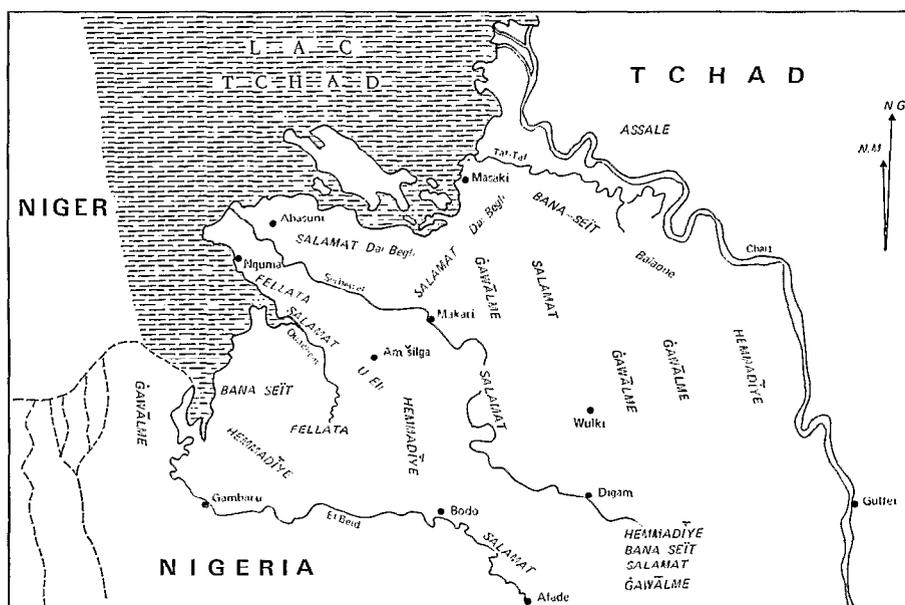


FIG. 2.

présentent très peu de ressemblance avec les Arabes du nord. Leur physionomie est belle et ouverte, le nez aquilin, l'œil bien fendu, la peau d'une nuance légèrement cuivrée. Ils sont tout à la fois rusés et courageux. L'arabe qu'ils parlent est presque du pur égyptien ».

De nombreuses et vaines discussions ont eu lieu sur l'origine et la signification du mot «Šuwa», auquel certains auteurs attribuent une origine maghrébine par rapprochement avec les Šawīya, pasteurs de moutons d'Algérie orientale et du Maroc. CARBOU infirme à juste titre cette thèse en rappelant qu'indépendamment de toute origine, ce terme n'appartient pas à la langue arabe, ainsi qu'en soulignant la variété des appellations sous lesquelles chaque ethnie de la cuvette tchadienne est désignée par ses voisins les plus proches. Le R. Père ZELTNER voit au contraire dans ce nom une déformation du terme *šawyat* emprunté à *Ibn ḫaldūn*, qui dans son *Muqaddimat* (Chap. 2, 3^e partie) divise les populations maghrébines et proches orientales en trois catégories : les semi-nomades, éleveurs de bœufs, de moutons, et ne dédaignant pas l'agriculture sont les *šawīya* situés entre les nomades chameliers, au caractère et aux mœurs façonnés par la vie dans le désert, et les barbares sédentaires amollis par la vie citadine.

Une explication, peu satisfaisante, sur l'origine

de ce mot circule communément dans le Logone et Chari (1), en milieu arabe et *bornuan* : ces derniers, dit-on, s'exclamèrent devant les silhouettes altières des premiers arrivants arabes drapés dans leurs *ḫulgan* (2), avec lesquels ils furent en contact : «Šuwa»... Ce terme que certains de nos informateurs ont traduit par beau, élégant, chic, devint rapidement, selon eux, une appellation désignant les Arabes du Bornou ; ce terme fut également considéré par certains auteurs comme l'exact équivalent de *Ḥasa'una*... Ce qui est une erreur, précise LE ROUVREUR « puisqu'il recouvre aussi bien les Salammat qui s'avancent au Bornou et qui sont les Arabes Juhayna, et s'il ne s'étend pas aux Arabes de l'est, c'est tout simplement parce que ni les Kanouri ni les Kanembou n'ont jamais eu de rapports avec ceux-ci ». Il n'en est pas moins vrai que la description enthousiaste de DENHAM ne correspond plus aujourd'hui à la réalité et que le nom de «Šuwa» est de nos jours attribué au Cameroun à des populations qui se sont nettement différenciées de la masse des Arabes du Tchad et du Nigéria, tant sur le plan politique que culturel.

Cette différenciation à tous les niveaux est essentiellement due à l'étroitesse des limites frontalières dans lesquelles la société arabe du Bornou se trouve enserrée (3), étroitesse qui a facilité l'action de l'administration et fortement limité les contacts avec

(1) Département situé à l'extrême nord de la République Unie du Cameroun.

(2) Le *ḫalag* (pl. *ḫulgan*) est un ample vêtement soudanais, ouvert sur les côtés par un relevé sur les épaules et généralement orné de broderies. Il constitue la première marque de richesse ou de prestige de tout musulman.

(3) Au Cameroun : département du Logone et Chari, du Margui Wandala (région de Mora) et nord de la plaine du Diamaré.

l'extérieur, tant à l'époque coloniale que depuis l'accession du pays à l'indépendance (1). La mouvance et l'instabilité des « *Šuwa* » se sont toujours principalement manifestées à l'ouest sur la frontière nigérienne, par des allées et venues, des fuites et des retours (motivés par les exigences administratives) cependant jamais suffisants pour empêcher cette progressive différenciation.

Les régions du *Chitahi* et du *Manga*, au nord du lac Tchad, de part et d'autre de la frontière nigéro-tchadienne, illustrent également notre propos ; elles sont en effet peuplées de *χašimbuyut* de la tribu arabe des *Ḥasa'una* dont les contacts avec les milieux *daza* et *kanembu* présentent tous les niveaux de fréquence et d'intensité permettant d'évaluer une évolution socio-culturelle radicalement différente de celle qui caractérise les Arabes peuplant des zones plus orientales... Là aussi l'identité « *Šuwa* » (cette appellation est également employée au nord du lac Tchad) correspond à des phénomènes très accentués d'acculturation et à une séparation géographique vis-à-vis des Arabes situés plus à l'est (1).

Nouveau maître du *Bornu* après avoir définitivement triomphé des Peul et établi sa nouvelle capitale à *Kikwa*, *El Amīn* ne laisse aux *Sefuwa* que leur pompe extérieure, désormais ridicule et seul indice de pouvoir des anciens maîtres du royaume ; ainsi que le souligne URVOY « seul le prestige millénaire de la dynastie se tenait encore entre lui (*El Amīn*) et la plénitude de la souveraineté. Il sut éliminer les uns sans se heurter à l'autre ; les empereurs, privés de tout pouvoir effectif, étroitement surveillés, gardèrent assez longtemps l'étiquette de la vieille cour et l'illusion de la puissance ». Les Arabes lui ayant fait définitivement allégeance, le *Šēxu* intéresse les plus influents d'entre eux aux affaires intérieures et les engage de plus en plus dans les conflits extérieurs. Investis de charges publiques, certains d'entre eux résident à *Kikwa*, loin de leur tribu d'origine, modifient leur genre de vie et présentent déjà à la seconde génération la plupart des caractéristiques soudanaises : teint plus foncé, épaissement des traits, scarifications faciales... La pratique de la langue *kanuri* se répand parmi les citadins arabes qui apportent des transformations à leurs demeures (3), par lesquelles se manifestent de façon tangible l'évolution du style et des conditions matérielles de la vie quotidienne. Décrivant à *Kikwa* l'équipage de son hôte arabe *Aḥmed ben Brahim*, NACHTIGAL note : « devant la porte l'attendait un superbe

cheval... Un esclave tenait la monture ; un autre se pendait de tout son corps à la selle, pour faire contrepoids au personnage que quatre autres serviteurs aidèrent à se hisser sur la bête... L'animal partit aussitôt à l'amble, les esclaves suivant au trot. Le principal domestique chevauchait tout à côté de son maître, la main droite sur la croupe de l'animal que montait celui-ci, un second portait le glaive, un troisième la carabine, un quatrième la cravache en peau d'hippopotame, un cinquième enfin portait les mentonnières, sans parler de deux serre-fils qui ne portaient rien. Poursuivant ses observations sur la « gentry » arabe de *Kikwa*, NACHTIGAL fait le portrait d'un notable nommé Lamino, « espèce de ministre de la police qui avait occupé sa jeunesse à brigander par les routes » et ajoute : « la passion favorite de ce haut justicier, c'était le soin de sa cuisine. Sans cesse il essayait de nouveaux mets et cette activité culinaire lui prenait une bonne part de son temps... Je me souviens qu'il me prépara de sa propre main une boisson aromatique à la farine de riz, au miel et au lait, qui faisait le plus grand honneur à son goût ».

Ces clichés sont révélateurs du degré d'insertion des Arabes dans les sphères dirigeantes de l'État et de l'écart profond qui sépare déjà ces fonctionnaires citadins des mœurs de la brousse.

Divisions et dépendance.

Le *Šēxu* encourage les migrations arabes à l'ouest du Chari, issues des prétentions *wadaïennes* sur le *Kanem* et la rive sud du lac... qui se heurteront bientôt aux visées bornuanes sur les mêmes régions.

Aveuglés par leurs dissensions intertribales, les Arabes seront les premières victimes de l'antagonisme politique de deux grandes puissances qui, avant d'en venir à un affrontement direct, trouvent en eux des intermédiaires agressifs et aisément manipulables, pour tenter de se bouter mutuellement hors des régions convoitées. Cette époque marque la fin des libertés que les Arabes avaient su garder au milieu de nombreuses vicissitudes politiques : elle établit définitivement la sujétion de leurs tribus aux grands États soudano-tchadiens (principalement le *Wadaï* et le *Bornu*). Leurs chefs vont se faire investir à *Kikwa* ou à *Wara*, sacrifiant leur indépendance à l'aide dont ils s'imaginent ainsi bénéficier pour l'emporter dans les conflits locaux et triompher des groupes rivaux.

Ainsi s'affirme, une fois de plus spectaculairement, en pleine Afrique Centrale et comme en marge de

(1) Le cours du Chari est bordé par une étroite zone d'habitat Kotoko et constitue de ce fait une barrière tant géographique que sociologique entre les Arabes du Tchad et du Cameroun.

(2) Les *Ḥasa'una* (qui sont également désignés sous le nom de « *Šuwa* » par les *Kanembu*) ainsi que les « *U.Slimān* » sont en effet séparés des Arabes situés plus à l'est par un couloir très faiblement peuplé, large de près de 300 km et longitudinalement divisé par le Bahr el Ghazal.

(3) L'habitation *bornuane* remplace progressivement la vaste hutte de paille circulaire à toit en coupole.

l'histoire, l'esprit de division des Arabes ainsi que les limites purement claniques ou tribales de leur sens politique. Ce processus d'aliénation des Arabes multipliera des rapports inter-ethniques toujours plus étroits tant sur le plan matrimonial que politique et modifiera les caractéristiques ethniques et tribales de populations qui ne recevront plus un jour que le nom de « Šuwa ». DENHAM, qui suivit l'expédition du *Mandara* en 1823, relate la jonction de l'un de ces groupes arabes, guidé par l'appât du gain, le goût du pillage et le profit de la chasse à l'esclave, avec l'armée du *Bornu* : « Une ouverture dans les bois m'avait permis d'apercevoir... les collines du Mandara ; nous avons passé une longue file de cabanes Beni Hassan... Notre force s'était augmentée durant la marche de plusieurs Sheykus qui se joignaient à nous avec les leurs. Ils venaient tant des rives du Tchad que des territoires de l'ouest. Nous les trouvions toujours alignés en un endroit de la route. Ils saluaient le Kashalle (capitaine) par une charge rapide, en agitant leurs sagaies, lui souhaitant d'écraser ses ennemis comme l'éléphant foule sa victime. » (DENHAM, 1, 281).

Les « Šuwa » participent également aux guerres contre le *Baguirmi* et le *Wadaï* qui mettent aux prises des Arabes respectivement alliés aux différents partis et créent entre eux des antagonismes durables.

El Amīn meurt en 1835 sans avoir mené à bien ses projets de réunification des rives du Tchad, et ZELTNER note que la perte de la rive orientale du Chari privera ses successeurs d'une base importante dans les conflits ultérieurs.

Relatant les épisodes les plus marquants de la fin du *Bornu*, le Père ZELTNER trace un schéma cohérent des innombrables rivalités et affrontements entre tribus et fractions arabes après la mort d'*El Amīn*, à l'époque d'*Umar* qui fut marquée par un grave conflit avec le *Wadaï* au cours duquel de nombreux Arabes firent défection, et au cours des règnes de *Bukar*, *Ibrahim* et *Hašimi* qui ne pourront endiguer l'anarchie grandissante, les rébellions et les diverses forces centrifuges qui marquent la fin de l'empire :

— déjà sous le règne d'*El Amīn* des fractions *Dār Begli*, revendiquant respectivement pour l'un des leurs le titre de *Šeḫ*, s'affrontent durement.

— Le *Šeḫ Wobri*, de la fraction *Dār Begli* des *Mumen*, qui nourrit des rêves d'indépendance, s'agite, complot, rallie des partisans et s'oppose par les armes à l'autorité du *Maī Umar*.

— La guerre la plus longue et la plus meurtrière ne mit aux prises que des Arabes ; les différentes versions que nous avons recueillies n'autorisent qu'une évaluation incertaine de l'époque à laquelle se déroula le conflit, conflit dont l'origine fut d'ordre moins politique qu'économique et appartient plus à la longue série des raids de pillards qui jalonnent

l'histoire de ces peuples nomades qu'aux épisodes violents de la course au pouvoir qui caractérise la fin du *Bornu* : ayant été à plusieurs reprises victimes du pillage de leurs provisions de mil entreposées à l'intérieur de caches creusées dans la terre, les *Salamat* montèrent une embuscade et tuèrent les voleurs ; ces derniers appartenaient à la tribu des *Bana Seil* et furent peu après vengés par leurs parents. Un conflit acharné opposa pendant plusieurs années les *Salamat* aux *Bana Seil* auxquels s'étaient joints des *Hemmadīye* et donna lieu à des engagements aussi nombreux que violents ; les opérations furent menées jusque dans les yaérés et le *Balge* ; elles durèrent jusqu'à l'apparition de Rabah.

L'époque de Rabah.

Précédées depuis longtemps par la réputation de leur chef, les troupes de Rabah font irruption sur la rive gauche du Chari. Le premier engagement avec l'armée bornuane a lieu vers *Am̄ya*. *Muḥammad al Ṭāher*, qui dirige les troupes du *Šeḫ*, est battu et fait prisonnier. Le combat décisif a lieu à *Legarwa*, près de la rivière *Wurge*, à l'ouest de *Ngala*. Le *Šeḫ Hašimi*, qui a pris la tête de l'armée, reste sous sa tente pendant la bataille ; l'affaire tournant mal, il ne doit finalement son salut qu'à la fuite, grâce au sacrifice de ses esclaves qui lui fraient un chemin dans la mêlée. La route de *Kikwa* est ouverte aux envahisseurs. La capitale bornuane est pillée et détruite de fond en comble (mai 1893). Les *Salamat* avaient, les premiers, pris le parti de Rabah ; ZELTNER insiste sur le caractère affectif de leur ralliement : au cours de sa marche vers l'ouest Rabah noua des liens avec la fraction *Salamat* des *'Ulād Abu Daw* ; ceux-ci avaient été écrasés, non loin du lac *Iro*, par les troupes du *Wadaï* et les rescapés s'étaient joints à Rabah. Celui-ci acquit rapidement l'appui des éléments *'Ulād Abu Daw* installés à *Abasuni*, chez les *Dār Begli* qu'ils entraînent à leur suite dans le camp du conquérant... Les autres clans *Salamat* les imitèrent peu après. L'adhésion des chefs arabes ne fut cependant pas toujours spontanée ; beaucoup d'entre eux ne prirent position en faveur de Rabah qu'après l'écrasement de l'armée bornuane sur la *Wurgé*. Le vainqueur du *Bornu* se heurta même à l'hostilité ouverte de deux fractions appartenant respectivement aux tribus *Salamat* et *Gawālme* : les *Dār Begli* de *Šeḫ Wobri* et les *Abu ḫader* partisans de *Jagara* (futur allié des Français et Sultan de *Gulfei*) ; les premiers tentent sans succès de résister par les armes, les seconds, conscients de leur impuissance, franchissent le Chari et s'enfoncent dans le *Dagana*... Les Français disposeront donc quelques années plus tard, de contingents arabes prêts à lutter contre le « tyran », mais ces résistances seront localisées et numériquement peu importantes ; Rabah bénéficie en fait du soutien massif des Arabes.



AL FAT FAT ...
Ce qui est passé est passé ...



... FAT MISIL AL MAT.
... passé comme ce qui est mort.

(PROVERBE ARABE)

L'Europe coloniale héritera des remaniements imposés par Rabah pendant sept années de règne aux structures politiques des territoires conquis. La plupart de ces transformations s'opèrent principalement au bénéfice des Arabes, lesquels, comme le remarque ZELTNER, « reconnurent en Rabah l'un des leurs. Ethniquement ils se trompaient, car Rabah était Fung... mais, Arabe il l'était devenu par la langue, la formation, les affinités ».

Après la campagne du *Bornu*, les premiers auxiliaires « *Šuwa* » reviennent dans leurs tribus chargés de butin, suivis de nombreux esclaves, vantant les mérites du conquérant dont le prestige ne cessera désormais de grandir en milieu arabe... plusieurs informateurs âgés rapportent que Rabah convoqua les principaux chefs arabes à *Dikwa* et leur parla longuement de l'ordre qu'il voulait instaurer dans ses états, de la nécessité de s'unir, de mettre fin aux luttes et rivalités entre tribus... avant de les convier à un repas qui se prolongea jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il est certain que le stratège soudanais réservait aux Arabes une place et un rôle de choix parmi les diverses ethnies de l'ancien *Bornu*, dont il avait renversé les positions traditionnelles de suzeraineté et de sujétion.

Dans les régions concernées par notre étude, l'élargissement des « *Šuwa* » vis-à-vis des Sultans (qui craindront pendant quelque temps des représailles de leurs anciens vassaux), ainsi que l'amorce d'une tendance unitaire et d'un rassemblement arabe préparent en fait la double réaction constituée quelques années plus tard par l'appui mutuel que s'accorderont la société *koloko* et le pouvoir colonial pour dominer des populations mouvantes et désormais suspectes.

Morcellement des tribus.

A la défaite de Rabah succède une période de troubles et de règlements de comptes entre anciens partisans et ennemis du conquérant soudanais, favorisée par les réformes précipitées de GENTIL; celui-ci désireux de restaurer le pouvoir traditionnel, attribue le titre de *Šexu* du *Bornu* à *Umar Sanda* et décide la création du sultanat de *Gulfei* dont l'étendue correspondra aux limites de l'actuel arrondissement du *Serbewel*, *Ĵagara* est intronisé à *Gulfei*, recevant ainsi le prix de son ralliement hâtif aux Français. Son pouvoir s'exerce dès lors sur les cités rivales de *Makari*, *Wulki*, *Bodo*, *Afade*; ses exactions affectent particulièrement les Arabes, qu'il continue de gouverner par l'intermédiaire des *Lawan*.

La création inconsidérée d'un sultanat — dont la superficie et l'autorité englobent toutes les principautés *koloko*, les tribus arabes ainsi que les collectivités *kanuri* situées entre le *Chari*, l'El Beïd et le lac Tchad — ainsi que son attribution à un individu

connu tant pour sa cupidité que sa brutalité, accroissent les tensions politiques, exacerbent les antagonismes entre les hégémonies locales : non seulement différents Sultans *koloko* se trouvent désormais opposés les uns aux autres, mais encore les Arabes, qui supportent mal les exactions de *Ĵagara* (particulièrement les *Hemmadiye*), renâclent et multiplient les affrontements avec les forces de *Gulfei*.

A partir de 1914, les remous dus à la guerre qui pendant quatre ans absorbe la vigilance et les forces des puissances coloniales, incitent les mécontents à raidir leurs positions; le rythme des accrochages s'accroît. La répression menée par *Ĵagara* à l'encontre des *Hemmadiye* et des *Salamal*, dont les *Lawan* sont exécutés, n'empêche pas les chefs *koloko* de *Makari* et d'*Afade* de joindre leurs forces et de marcher sur *Gulfei* où ils mettent à mort un haut dignitaire... La réaction de l'administration coloniale est aussi vigoureuse qu'immédiate et s'exerce principalement contre les Arabes : des notables *Gawälme*, *Hemmadiye*, *Salamal* et *Bana Seil* (dont ZELTNER livre les noms dans son étude) sont emprisonnés à Maroua; l'auteur précise que la situation est « stabilisée » sous les successeurs de *Ĵagara* : « les tribus, quoique supportant des charges considérables, gardaient cependant le sentiment de leur unité, de l'importance de leurs chefs. Dégagées de tout rapport avec l'administration, elles se donnaient l'impression d'une relative indépendance. La vie continuait telle qu'elles l'avaient connue au cours des siècles. Seul l'impôt annuel venait rappeler la présence d'un joug étranger ». En 1953, le partage d'une importante part de l'autorité et des terres de *Gulfei* entre les principautés de *Bodo*, *Wulki*, *Makari* et *Afade*, réactualise et accroît les oppositions entre les Sultans *koloko* du *Serbewel* et disloque les quatre tribus arabes dont les groupements respectifs sont répartis sur différentes terres, entraînant le démantèlement de l'autorité des *Lawan*. Devenue chef-lieu d'arrondissement et sous-préfecture, *Makari* se transforme plus rapidement que *Gulfei*, à laquelle l'oppose encore aujourd'hui une vieille rivalité que semble renforcer l'évolution actuelle des deux cités : l'installation à *Makari* des autorités administratives et des services publics de l'arrondissement, ainsi que la situation de cette agglomération moins difficilement accessible en saison des pluies, la différencient radicalement de sa rivale... Le Sultan de *Gulfei* s'affirme aujourd'hui comme le dernier véritable dépositaire d'une tradition culturelle et politique fortement ébranlée par un siècle d'avatars et d'accommodements nécessaires face aux hégémonies du *Bornu*, du *Bagirmi*, du *Wadaï*, de Rabah et de la colonisation européenne; le faste des fêtes et des rassemblements organisés par le Sultan, ainsi que le prestige historique conféré à la cité, tant par la généalogie de ses souverains que par l'accroissement du pouvoir de ces derniers

pendant le demi-siècle postérieur à la disparition de Rabah, ne compensent nullement le retard économique et politique de *Gulfei* dans la compétition qui l'oppose à *Makari*... les prises de position ou revirements de certains chefs arabes dans l'imbroglio des rapports entre Sultans *koloko* ne furent pas sans accroître les tensions politiques. Cette rétrospective historique révèle clairement la précarité des relations entretenues par les Arabes avec les pouvoirs centralisés sur les terres desquels leurs fractions tentèrent successivement de s'établir avant de continuer une « fuite en avant » vers l'ouest au terme de laquelle elles franchirent le Chari. Les Arabes ne perdirent en fait jamais leur statut d'étrangers et ne furent considérés, au mieux, que comme des alliés efficaces, par les souverains du *Bornu*. Diversement engagées dans les conflits locaux, les fractions arabes nouèrent des alliances qui les opposèrent entre elles ainsi qu'aux différentes ethnies et factions politiques. En raison même de leurs structures politiques dénuées d'unité et laissant, au moins jusqu'à l'époque de Rabah, une large autonomie à chaque fraction, jamais les tribus arabes du *Bornu*, particulièrement celles des marches orientales de l'empire, n'adopteront d'attitude politique commune susceptible de leur ménager des fidélités, des alliances et des appuis permanents : autorités *bornuanes* et sultanats *koloko* auront respectivement maille à partir avec certains groupements arabes...

A l'indépendance relative et au prestige dont jouissaient certaines de leurs tribus, attestés par la participation de nombreux notables « *šūwa* » à l'administration du *Bornu* et leur accession aux postes les plus élevés dans l'entourage immédiat du *Maï* ou du *Šéxu*, succède donc progressivement dans la partie orientale de l'empire, une dépendance vis-à-vis des Sultans *koloko* qui s'accroît à mesure que la puissance de *Kikwa* s'amenuise. Les tribus situées entre le lac Tchad, l'El Beïd et le Chari passent progressivement de la domination prestigieuse, souple et traditionnelle d'un gouvernement *bornuan* auquel participent certains chefs « *Šūwa* », à l'oppression locale issue des litiges et des affrontements qui caractérisent le plus souvent l'installation des Arabes sur les terres achetées ou « louées » aux suzerains *koloko*.

A l'élargissement vis-à-vis des suzerainetés locales apporté aux Arabes par Rabah et au rôle que ce dernier leur accorde dans l'élaboration de son empire éphémère, succède (dans notre région d'étude) un assujettissement plus étroit aux Sultans *koloko*,

favorisé par l'administration coloniale, puis une décomposition tribale entraînée et accélérée par le morcellement et l'amointrissement du pouvoir de *Gulfei*...

Le rôle d'intermédiaires exclusifs et favorisés exercé par les *Koloko* auprès de l'administration coloniale, ainsi que les chocs et les contrecoups qui jalonnent l'histoire des « *Šūwa* » du Cameroun expliquent partiellement la méfiance de ces derniers à l'égard de toute tentative de changement économique et social.

Spécificité de la société arabe du Nord-Cameroun.

Quoique la société arabe « *Šūwa* » soit sous de nombreux aspects comparable à l'organisation sociale des Arabes « *bagara* » du Soudan, une différence essentielle limite d'emblée le nombre et l'ampleur de ces similitudes. Indépendamment de l'accroissement des centres urbains et de l'affaiblissement inévitable des structures traditionnelles de la société nomade, les tribus arabes du Soudan, numériquement très supérieures à celles du Nord-Cameroun, et structurellement plus proches de leur organisation socio-économique originelle, ont évolué dans un état *arabe* dont l'administration ne pouvait que tenir compte de leur stratification tribale — antérieurement marquée par l'organisation ottomane — en la modifiant et en l'adaptant à ses besoins ; ainsi, énumérant les articulations de la tribu arabe soudanaise des *Humr*, CUNNINGSON note la superposition d'une dénomination administrative (*'omodiya*) (1) à l'appellation traditionnelle de ce que nous pouvons considérer comme des sous-fractions (*qabīle*) (2).

Au contraire, la fréquente intégration d'une fraction à des tribus différentes, constatée par plusieurs auteurs, témoigne au Cameroun d'une déstructuration déjà ancienne de l'organisation politique initiale, de regroupements et d'alliances effectués indépendamment de toute communauté, voire de toute proximité d'origine. De plus, les rapports inter-ethniques ont été depuis trois quarts de siècle profondément bouleversés par l'écroulement du *Bornu*, les réformes apportées par Rabah, enfin l'instauration de l'autorité coloniale et le renforcement conséquent de la sujétion arabe au pouvoir *koloko* ; les tribus « *Šūwa* » ont vu leur organisation politique se différencier progressivement des sociétés arabes du Tchad car elles sont stationnées dans des limites frontalières dont l'étroitesse a fortement

(1) Dérivé du mot *'omda*, introduit au Soudan sous l'occupation turque.

(2) Ce terme s'applique surtout à la notion de tribu ainsi qu'aux deux principaux groupes qui la composent, ceux-ci étant divisés en sous-groupes correspondant respectivement aux dimensions d'une *'omodiya*.

limité les contacts avec les voisins tchadiens (1) et facilité l'action de l'administration ; elles offrent donc à cette dernière une unité « pratique » et commune de groupement ne correspondant pas à l'organisation nomade primitive : le village (*al hille*).

Les notions de tribu et d'ethnie sont conjointement dénommées sous le terme de *nafar* chez les Arabes noirs du Nigéria, du Cameroun et de l'ouest tchadien. Les tentatives effectuées pour découvrir chez nos informateurs la connaissance du terme *gabîle* (2) signifiant tribu en arabe littéraire, et l'importance de l'usage éventuel qui pourrait être fait localement de ce terme, ne déterminèrent chez ceux-ci qu'une profonde perplexité ; constatant nos efforts apparents pour désigner le groupe tribal sous un autre nom que celui de *nafar*, ils nous proposèrent, serviables pour la plupart (1), celui de *nisbe* (généalogie)...

A la question « *nafarak šunu ?* » posée à un Arabe « Šuwa », deux types de réponse sont fournis par celui-ci, dépendant respectivement de l'environnement ethnique dans lequel se trouve l'individu au moment où il est interrogé et par rapport auquel ce dernier se situera : s'il est de passage dans un village *koloko*, ou si cette interrogation est faite en milieu indifférencié dans une foule ethniquement disparate (marché, ville), il répondra inévitablement et simplement « *anā 'arab* » ; à la même question posée en milieu arabe, il répondra en citant son appartenance tribale (ex. : « *anā Salamāt* ») ou plus rarement le nom de son clan (ex. : « *anā 'Ulād Fudde* »).

Dans l'aire culturelle comprise entre la frontière soudanaise et les confins du Tchad, chacune des différentes sections de la tribu est appelée *ḡašimbêl* (pl. *ḡašimbuyut*), terme signifiant mot à mot « bouche de la maison » et utilise pour désigner toutes les divisions de la société arabe, de l'ensemble tribal le plus vaste à la cellule sociale la plus restreinte. Cette constatation infirme l'interprétation restrictive donnée par LE ROUVREUR, selon laquelle le *ḡašimbêl* « est une cellule sociale qui s'intercale entre la famille au sens où nous l'entendons et la fraction ».

GUNNINGSON nous donne une définition différente et plus exclusive du *ḡašimbêl*, correspondant à la réalité que recouvre ce mot au Soudan : « Each primary division of an *omodiya* is called *Khashm beyt*, which I shall translate as lineage. Nearly every lineage is subdivided further, sometimes twice more, so-

metimes thrice more, and each of these subdivisions... is again *Khashm beyt* ». Un schéma des divisions tribales Humr réalisé par ordre décroissant d'importance, laisse apparaître cette notion à un niveau plus « bas » qu'au Tchad ; elle recouvre en effet chez les tribus plus occidentales, nomades ou semi-nomades, des groupements beaucoup plus vastes qu'au Soudan (cf. fig. 3). Chacune des grandes divisions tribales correspondant respectivement au *ḡašimbêl*, que nous désignons également sous les termes de fraction ou de clan (3), est dirigée par un *Šēḡ*, dont les attributions sont symbolisées par le tambour (*nugāra*) et le turban (*kadmul*) ; le dénombrement de l'un de ces deux insignes du pouvoir au sein d'une tribu permet d'évaluer l'importance de celle-ci...

La réorganisation politique de la société arabe opérée par Rabah se caractérise par l'unification des fractions de chaque tribu sous l'autorité d'un *nāder* (pl. *nudāra*), sorte d'inspecteur qui devient en fait rapidement un véritable chef de tribu. Dès lors les antagonismes latents qui opposent les fractions entre elles se traduisent moins facilement par des affrontements directs, tandis que la tribu recouvre une verdeur et une homogénéité politique perdues depuis longtemps. Au terme *nāder* se substitue rapidement le nom de *Lawan*, déformation locale du mot *al 'awan*, l'auxiliaire ; plusieurs auteurs livrent la signification de ce titre et les attributions qu'il implique dans l'ancien *Bornu*, différentes du sens que lui donne Rabah. Depuis cette réforme, le rôle politique du *Šēḡ* se trouve restreint au niveau de la délibération, de l'information du *Lawan* et ne constitue plus que le premier degré de la hiérarchie judiciaire traditionnelle.

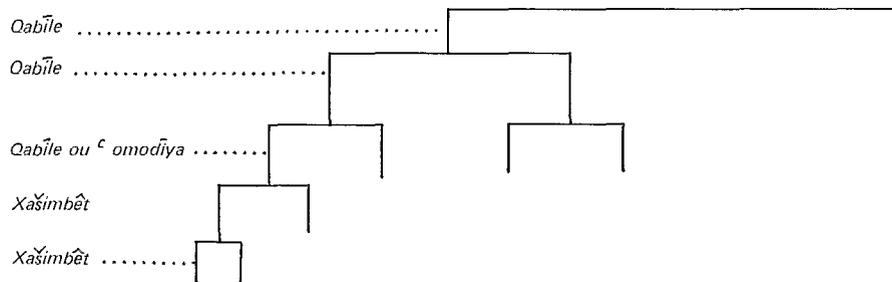
La quête souvent laborieuse des dénominations de fractions dont l'ensemble constitue une tribu, détermine plusieurs types de réponses si la question n'est pas incluse dans un cadre spatio-temporel dûment précisé à l'informateur ; les réponses dépendent de la superficie de territoire et de l'époque auxquelles l'individu se réfère naturellement pour déterminer les limites du groupe auquel il a le sentiment d'appartenir effectivement. Par la définition du groupement le plus vaste dont il se réclame spontanément, l'informateur manifeste sa solidarité de groupe — ou du moins le « sentiment » qu'il en a — en livrant de sa société l'une des dimensions suivantes :

(1) Une comparaison sommaire entre unités tribales, claniques ou lignagères au Tchad et les mêmes dimensions sociales au Nord-Cameroun et au nord-est nigérian révèle, que hormis l'exception constituée par les *Salamat*, il n'existe pas de groupements arabes numériquement comparables, de part et d'autre du Chari, qui soient désignés (et qui se désignent) sous la même appellation ; ex. *Bana seiil*, *Hemmdīye* et *Gawālme* ne désignent pas au Tchad des entités comparables aux grandes tribus du Nord-Cameroun, de même que plusieurs fractions ou sous-fractions sont représentées à l'est du Chari par de vastes ensembles tribaux.

(2) M^{me} ROTH-LALY note que ce nom est connu dans la région d'Abéché mais très rarement employé. Le mot *Jin*, désignant un ensemble d'hommes, une tribu ou un groupe de tribus en arabe littéraire, est absolument inconnu dans ces régions.

(3) Le choix de cette appellation est ici purement conventionnel et indépendant de toute référence à la possibilité de retracer le lien généalogique jusqu'à l'ancêtre originel du groupe.

Terminologie dénommant les articulations d'une tribu "Bagara" du Soudan



Terminologie dénommant les articulations d'une tribu arabe du Cameroun.
Exemple d'une descendance agnatique chez les *Salamat*

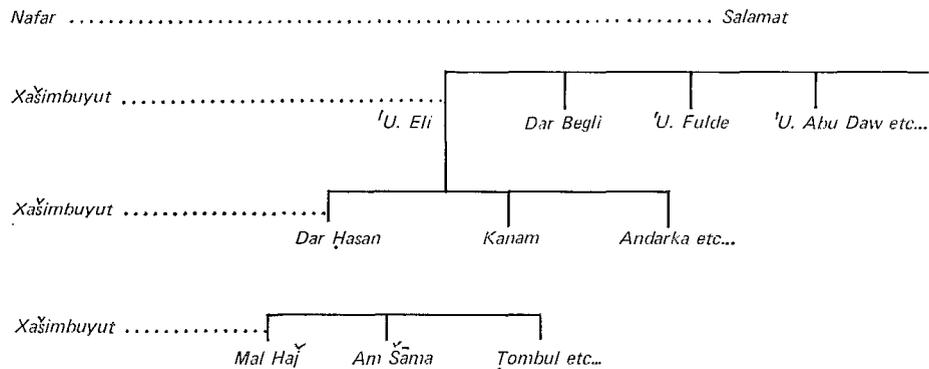


FIG. 3.

1 — Les dénominations des fractions se trouvant dans les limites du sultanat à l'intérieur duquel se concentre principalement la tribu. Les clans ou sous-fractions dispersés sur d'autres terres (1) mais néanmoins situés dans le Serbewel sont ignorés de beaucoup de jeunes gens mais généralement connus des individus ayant atteint la quarantaine.

2 — Le nombre et les noms des fractions de la tribu, y compris de celles qui sont situées hors du Serbewel; ils ne sont plus connus que de quelques vieillards. La facilité et la fréquence des contacts qu'une tribu maintient avec ceux de ses groupements dispersés vers l'ouest, au-delà de la frontière nigériane, contrastent avec la rareté des rapports qu'elle garde avec ceux de ses débris ou rameaux stationnés plus au sud, sur les terres de *Kuseri*, *Logone Birni*, *Kala Kafra*, *Hinale* et *a fortiori Mora*.

Cette persistance est-ouest et cette interruption nord-sud des liens existant entre un groupement

(tribu, fraction) et ses sous-groupes géographiquement éloignés peuvent en partie être expliquées par le trafic instauré dans le même sens, le long de l'axe *Maïduhuri-Folokol-Fort-Lamy*, la perméabilité de la frontière Cameroun-Nigéria ainsi que la continuité ethnique (*Bornuans*, Arabes) de part et d'autre de cette même frontière.

Chaque fraction est divisée en un certain nombre de sous-fractions également désignées sous le nom de *xāšimbēt*, dont l'importance respective est évaluée selon le nombre de villages occupés par chacune d'elles; le nombre de *Šuyux* fournis au clan dans le passé par chacune de ces sous-fractions témoigne non seulement de sa richesse et de sa force mais aussi de son évolution politique... de même que le nombre des *Lawan* fournis à la tribu par un clan révèle le prestige de celui-ci.

Certaines fractions ou sous-fractions d'une même tribu ne sont parfois que des groupes étrangers

(1) Terme administratif désignant la superficie d'un sultanat.

numériquement appauvris et séparés de leurs chefs traditionnels, venus se placer sous l'autorité et la protection d'un *Šéx* ou d'un *Lawan* particulièrement puissant. Soucieux d'unifier les Arabes de l'ancien *Bornu*, Rabah favorisa particulièrement ces regroupements, en rassemblant de nombreux éléments de populations résiduelles et en les agrégeant définitivement à des groupements homogènes.

En sus de ses propres divisions, la tribu contient des minorités ethniques étrangères, culturellement plus ou moins différenciées, intégrées depuis longtemps dans sa sphère d'influence, telles :

— les *Haddād* (forgerons) : chacune de leurs fractions s'agrège à une tribu pour les éléments de laquelle elle travaille, se plaçant plus particulièrement sous l'autorité d'un *Šéx* avec lequel elle entretient des liens très étroits. Il semble que Rabah ait distendu les liens qui unissaient chaque groupement de forgerons à un *xašimbêt* particulier, en créant un « lawanāt » *haddād* pourvu d'une véritable organisation tribale (1) ; ces liens subsistent encore de nos jours car cette tentative d'unification fut sans lendemain et les *Haddād* ne se détachèrent jamais vraiment des *Xašimbuyut* dont ils reconnaissaient traditionnellement l'autorité politique... Ces rapports se manifestent notamment en cas de nécessité de payer le prix du sang (*dīye*) pour le versement duquel un *'Ulād Eli* sera aidé par les *Kaora* (*Haddād*) et un *'Ulād Abu Anno* (*Haddād*) soutenu par les *Dār Begli*... etc. (2).

— Certaines collectivités *kanuri*, *koloko* et peul (au sujet desquelles nous avons précédemment souligné la variété des différents degrés de maintenance de la culture originelle) qui ont été « arabisées » et se sont placées sous l'autorité du chef de la tribu arabe sur le territoire de laquelle elles résidaient.

Localisation de quelques antagonismes en rapport avec l'évolution culturelle des « Šuwa » (époque pré-coloniale et coloniale...).

I. Doublement asservis, les Arabes supportèrent jusqu'à l'arrivée de Rabah la domination du gouvernement central du *Bornu* ainsi que la suzeraineté des principautés sur les terres desquelles ils étaient installés. Mentionnant l'importance du rôle que jouèrent certains « *Šuwa* » dans la hiérarchie politique bornuane et l'administration de l'État, ainsi que la valeur de leur participation à la défense de l'empire, nous avons souligné le fait que cette intégration d'éléments arabes s'était effectuée au prix d'une distanciation de ces derniers vis-à-vis de la culture et

du genre de vie de leur milieu originel... Pourtant les Arabes sont encore aujourd'hui considérés comme des envahisseurs par certains possesseurs traditionnels de la terre. CARBOU condamne en termes vifs l'ampleur des méfaits commis par les chefs *koloko* sous couvert de levée d'impôt, et leurs conséquences sur les déplacements de populations arabes : « ... ils commettent de fréquents abus et rendent la vie dure à leurs pauvres administrés. C'est pourquoi les Arabes, qui n'hésitent pas à se déplacer si leur intérêt le commande, passent quelquefois chez les Anglais, ou s'enfuient vers le *Mandara*... ou bien encore franchissent le Chari et viennent chez nous pour fuir Diagara ». Décrivant les services du gouvernement traditionnel *koloko*, et soulignant la pérennité des institutions en question, M^{me} MASSON-DETOURBET (1969) écrit : « ni la colonisation européenne, ni l'indépendance n'ont aboli ces différents impôts qui continuent, pour la plupart, à être perçus non seulement par les tenants traditionnels de l'autorité mais également par leurs héritiers lorsque les villes dont dépendent les terres occupées par les étrangers ont été abandonnées par leurs habitants et ce, même après plusieurs générations ». Et l'auteur de citer l'exemple d'une communauté arabe des environs de Fort-Lamy qui « verse encore chaque année une certaine redevance à un *Koloko*, héritier du chef de terre dont dépendait son village il y a plus de cent trente ans, époque à laquelle l'agglomération où s'exerçait l'autorité de son ancêtre a été désertée par ses habitants ». Le rapport entre la levée de l'impôt et l'antagonisme « *Šuwa* »-*Koloko* à l'époque coloniale, tient autant à la quantité de biens versés qu'au nombre de ces impôts coutumiers dont certains témoignent d'une « adaptation » aux transformations socio-économiques modernes ; la diversité des formes sous lesquelles le montant de ces prestations est réclamé n'est pas sans susciter maints conflits. L'énumération que nous en faisons — dont nous excluons volontairement toute précision d'ordre personnel, géographique et numérique — donne un aperçu sommaire du lacs de prestations et d'obligations dans lequel l'arabe « *Šuwa* » doit orienter son existence vers les buts qui sont les siens : l'agrandissement du troupeau et l'abondance des récoltes, ainsi que, pour les plus entreprenants, l'accroissement du prestige et de la richesse par l'acquisition du pouvoir politique au sein de la tribu. Ces derniers sont obligés de protéger leurs intérêts immédiats face aux prestations « coutumières » ou administratives, tout en offrant au Sultan de la principauté — dont dépend leur éventuelle accession aux titres de *Šéx* et de

(1) Il installa le *Lawan Bišāra* à *Gulfei*, auquel succédèrent *Musa* et *Jiddum*.

(2) *Kaora* et *'Ulād Abu Anno* sont deux groupes *haddād* respectivement alliés aux deux grands *xašimbuyut Salamat* : les *'Ulād Eli* et les *Dār Begli*.

Lawan — des gages d'attachement et de fidélité difficilement conciliables avec l'attitude de refus et le « repli sur soi » du « groupe marginal » (1) auquel ils appartiennent... difficulté dont nous illustrons l'ampleur en exposant les types de conflit les plus fréquemment soulevés par la perception de ces impôts.

Ainsi que le note M^{me} MASSON-DETOURBET (2), la part fournie par les *Kotoko* aux revenus du gouvernement traditionnel « revêt un caractère que l'on pourrait qualifier davantage de mystique que d'économique ». La plus grande part des impôts versés au Sultan est fournie par les Arabes et les *Kanuri*, ainsi que les *Masa* en pays *lagwane* (*Logone-Birni, Logone-Gana*). Ces communautés « étrangères » stationnant ou transhumant sur la terre de la principauté, versent environ 1/10^e de leur récolte ou du produit de leur pêche. Cette redevance annuelle — théoriquement fixe — est dénommée sous le terme de *miri* ou *kasasay* (mot *kanuri*) ; son montant a subi de nombreuses modifications tant qualitatives que quantitatives et il serait vain de vouloir estimer de manière définitive le versement de chaque habitant par chiffre précis de Calebasses de mil ou de quelque autre unité de paiement en nature. Cette prestation correspond originellement à la *zakat* musulmane, nom sous lequel elle n'est que rarement désignée. « Aumône légale » qu'il importe de différencier du *sadaqa* ou « aumône volontaire », la *zakat*, sorte de dîme imposée aux riches afin d'être répartie entre les pauvres, devint progressivement un impôt au prélèvement exempt de toute motivation religieuse... quoique le Coran soit toujours invoqué pour le justifier ou châtier les fraudeurs. C'est principalement sous cette forme dégradée que la *zakat* fut adoptée par les sultanats noirs des régions soudano-sahéliennes ou du moins qu'elle est apparue aux premiers observateurs européens. Le Coran ne précise pas la nature des biens soumis à la *zakat*, ni le pourcentage de prélèvement. Ceux-ci sont définis dans la *Sunna* : 1/10^e ou 1/20^e des récoltes, un bœuf sur trente, un mouton sur quarante. Les comptes rendus de débats judiciaires et les rapports de tournée que nous avons pu compiler à Fort-Foureau ne mentionnent qu'exceptionnellement des palabres entre les *Kotoko* et leur Sultan au sujet de l'impôt religieux (ce qui ne saurait surprendre compte tenu de la faible participation de ceux-ci et de l'aspect négligeable de leur apport), mais font état pour la plupart de conflits dus à l'avidité des gens du *Me* (terme *kotoko* : prince) chargés de collecter cet impôt ; en effet ceux-ci profitèrent longtemps de l'absence de réglementation en matière d'impôt traditionnel et des activités à la

fois pastorales et agricoles des « *Šuwa* » pour alterner dans le temps et l'espace la nature de leurs prises et jouer à leur profit sur les correspondances de valeur entre l'argent, les produits de culture et le bétail. La possibilité de réclamer la totalité de la *zakat* sous l'une de ces trois formes permet aussi de maintenir les prestataires dans une incertitude politiquement exploitable et facilitent les occasions de rétorsion à l'encontre de ceux qui verront le jour du prélèvement de l'impôt sans être capables d'en acquitter le montant sous la forme exigée. Faut-il payer en bétail, en mil et beurre ou en argent ? demandent les plaignants au chef de subdivision de Fort-Foureau. Le Sultan a-t-il le droit de choisir les plus belles pièces de bétail ou doit-il seulement prendre ce qui lui est remis?... Aucune réponse claire n'étant offerte par les textes religieux, la position des administrateurs locaux face à ces litiges était souvent inconfortable. La consultation de nombreux documents d'archives révèle cependant très explicitement la nécessité pour l'administration coloniale, désireuse de maintenir la relation politique traditionnelle entre les ethnies du Logone et Chari, de respecter — quoique sans pouvoir le rendre officiellement obligatoire — le paiement de la *zakat* qui est à la fois un acte religieux et un geste d'allégeance vis-à-vis du prince *kotoko*. Afin d'être plus au fait de la répartition des richesses parmi les villageois, d'éviter des conflits ouverts avec des groupes de contribuables récalcitrants, et, à l'époque coloniale, des débats de justice impliquant leurs émissaires, (au cours desquels ces derniers justifient le plus souvent leur attitude en invoquant l'astuce des « *Šuwa* » pour soustraire quantité de biens à leurs investigations), les Sultans chargent fréquemment certains chefs arabes de prélever eux-mêmes cette redevance, tâche à laquelle ils intéressent ces derniers en leur permettant de lever cet impôt à leur compte dans un ou plusieurs villages, suivant l'importance de leur titre... localisant ainsi une grande part des antagonismes à la société « *šuwa* ». De nombreux notables arabes se trouvent de la sorte obligés de concilier — tant par prudence que fidélité — les liens du sang les rattachant à leur propre tribu et l'allégeance solennelle faite au Sultan *kotoko*... « *Al kabīr dungusu* » ; cette maxime arabe que nous traduirons par « le grand personnage, le chef, est un dépotoir » illustre éloquentement la précarité de la position du chef arabe vers lequel convergent doléances, conseils, menaces, suppliques, diversement sollicité par les membres influents de la tribu, le Sultan et l'administration. Des taxes sont également imposées aux « étrangers » venus vendre sur les marchés *kotoko*. La traversée des fleuves ne s'effectue

(1) Nous empruntons l'expression au R. Père ZELNER.

(2) ... qui contribue par ses travaux sur la société *kotoko*, à la connaissance d'une civilisation aussi originale qu'attachante.

encore aujourd'hui que moyennant le versement d'un droit de péage aux piroguiers travaillant pour le compte du Sultan, proportionnel au nombre de personnes et de charges ; les propriétaires d'animaux traversant à la nage sous la surveillance du passeur sont également obligés de payer une somme correspondant au nombre de bêtes. Le franchissement du Serbewel à *Makari* coûte un *loro* (20 Francs CFA) par personne. Cette prestation concerne particulièrement les habitants de l'arrondissement stationnés à l'ouest du Serbewel et obligés de se rendre dans la ville *kotoko* pour répondre à une convocation officielle (Sultan, Sous-Préfet, gendarmerie) vendre leurs produits au marché ou recevoir des soins au dispensaire ; elle pèse aussi sur les individus domiciliés à l'est du fleuve et se rendant au Nigéria, le plus souvent à des fins de commerce... Jusque vers le milieu de ce siècle, les tribus conservent leur homogénéité et une relative autonomie sous l'autorité de leurs *Lawan* respectifs. Puis intervient en 1953 un aménagement territorial dépouillant le Sultan de *Gulfeï* d'une importante partie de ses pouvoirs qui est partagée entre ses anciens vassaux, les princes de *Bodo*, *Wulki*, *Makari*, *Afade*, et entraînant la dislocation des tribus arabes. Le désir de maintenir une hiérarchie traditionnelle arabe ainsi que le principe de division et de maintenance des « Šuwa » sous la domination des *Kotoko* incitent l'administration coloniale à créer dans chaque sultanat des chefferies regroupant respectivement les éléments représentant chacune des quatre grandes tribus. Se déroulent alors, dans les cinq principautés de l'arrondissement les marchandages et les affrontements caractérisant les relations politiques entre *Kotoko* et Arabes, qui n'avaient lieu au cours du demi-siècle précédent que dans le seul et vaste sultanat de *Gulfeï* : la compétition pour l'obtention des titres de *Šéx* et de *Lawan* mit aux prises les notables d'une même tribu entretenant parmi eux des dissensions et favorisant en cela la domination du Sultan (celui-ci, qui nomme les dignitaires arabes — avec l'assentiment préalable de l'administration — bénéficie matériellement et financièrement des surenchères et des tractations auxquelles se livrent les prétendants)... L'homogénéité de la tribu s'est de la sorte trouvée rompue. Des rivalités tenaces se sont instaurées entre les chefs traditionnels (*Lawan* d'une tribu ou *Šéx* d'un *xašimbêl*) qui exerçaient autrefois leur pouvoir sur tous les éléments du groupement à la tête duquel ils étaient placés, et les nouveaux notables dont le commandement fut substitué au leur dans chaque sultanat.

Cette partition a de plus soulevé des antagonismes entre :

— les fractions arabes ayant différemment pris parti dans les rivalités opposant certains sultanats,

— les Sultans et les chefs arabes auxquels ceux-ci se trouvaient de la sorte opposés.

II. Hanté par la crainte du pan-arabisme et d'éventuels débordements méridionaux de la Senoussiya, le pouvoir colonial rétablit et affermit la puissance politique des *Kotoko* (renversée par Rabah) dont les Sultans, dotés d'un rôle comparable à celui de chef de canton, deviennent les intermédiaires entre l'administration et les ethnies situées sur leurs terres. Le renforcement conséquent de la sujétion des « Šuwa » accentue l'antagonisme traditionnel opposant ces derniers au *Kotoko*, multipliant conflits et tensions dans lesquels les administrateurs locaux — déterminés par leur formation politico-culturelle et l'appréhension incomplète d'un ensemble de situations conflictuelles dont ils ignorent le plus souvent tant les origines historiques que la dimension psychologique — voient une menace arabe de l'ordre établi.

L'observation des remous provoqués par la création d'une école franco-arabe à *Am Šilga*, en zone *Salamat*, reflète parfaitement la nature des rapports existant entre les Arabes et l'administration ainsi que les considérations qui guidèrent la politique du pouvoir central vis-à-vis de ceux-ci depuis les débuts de la colonisation ; elle révèle à propos de faits remontant il est vrai à plusieurs décades mais qui sont les seuls que nous puissions utiliser — des motivations et un type d'ambiguïté dont il importe de tenir compte dans l'analyse des véritables possibilités d'insertion des Arabes dans la collectivité nationale camerounaise. Enfin, elle met en rapport étroit la culture arabe et une stratégie politique basée sur l'antagonisme « Šuwa »-*Kotoko*. L'analyse — libre de toute orientation idéologique — que nous en faisons dévoile cependant la méconnaissance des potentialités et aspirations arabes ou le refus délibéré d'en tenir compte, ainsi que certaines réactions contradictoires qui ont pu parfois caractériser à cette époque l'évaluation administrative des « lignes de forces » de la région.

Le texte qui suit est tiré d'une note émanant du chef de subdivision de Fort-Foureau (M. ALLARD), relative à l'ouverture de l'école d'*Am Šilga*, dans les années 50.

« ...le courant nilo-tchadien n'a aucune résonance dans la région ou sur le plan culturel (*sic*), les Arabes du Sultanat de Goulfeï tournent résolument les yeux vers l'ouest. Les enfants qui se destinent à la carrière de faqih sont tous envoyés dans les écoles coraniques de Maïduguri. Au terme d'un cycle d'études s'étendant environ sur cinq ans, et qui trouve sa consécration dans la récitation automatique du Coran, ils reviennent dans leur village où ils ne tardent pas à s'enliser dans le train-train quotidien, émergeant à peine du lot de leurs contribuables. Dans la conjon-

ture actuelle, cette formation purement scholastique est largement suffisante. La remplacer par un enseignement de l'Arabe classique auxquels viendraient se juxtaposer des cours de français, comporte des éventualités dont les plus flagrantes seraient :

— une plus grande perméabilité aux courants musulmans de l'est et du nord-est (Fezzan).

— La naissance certaine de l'arabisme linguistique et culturel, avec tous les résultats que cela risque d'engendrer.

— Une retribalisation sous le signe du particularisme arabe régional, particularisme qui, par osmose, rejoindrait rapidement les groupements ethniques correspondants du Nigéria et du Tchad.

— L'accession enfin à la chose publique par la connaissance poussée du français, et forcément une confrontation des cultures qui, comme chacun sait en pays arabe, finit par faire pencher le plateau du côté de la vieille culture islamique. Le phénomène a été constaté ailleurs et notamment en Syrie : la notion de culture musulmane réveillée parmi des gens qui avaient perdu le souvenir du passé, a provoqué une sorte de nostalgie qui bien exploitée, a très vite engendré une xénophobie formelle à l'égard de tout ce qui portait l'empreinte de l'Occident.

Quoi qu'il en soit, et compte tenu de l'importance des problèmes soulevés, le plus sérieux des obstacles réside, à mon avis, dans le bouleversement de l'actuelle structure politique régionale que l'administration s'est efforcée de maintenir dans ses grandes lignes... la maintenance indiscutée de la tutelle française dans cette région doit s'appuyer sur un conservatisme qui a fait ses preuves, aussi exorbitant que cela puisse paraître ».

L'« importance » de cette note n'échappera pas au lecteur ; il s'agit d'éviter toute progression culturelle de type arabisant, de préserver à tout prix le processus de désagrégation tribale, d'empêcher les Arabes d'accéder à la chose publique, bref, de les détourner de toute évolution collective consciente de leurs origines et de leurs droits, dans le triple but :

— de maintenir la sujétion des Arabes aux *Kotoko*, considérée comme le garant de la tutelle française dans cette région ;

— d'éviter toute homogénéité tribale, particulièrement de part et d'autre des frontières du Tchad et du Nigéria, et par là même la constitution de blocs susceptibles de contrer, par leur force ou leur inertie, l'action de l'administration ;

— de limiter la réceptivité aux courants musulmans extérieurs de l'est et du nord-est. Les faits parlent d'eux-mêmes et il n'entre pas dans notre

propos de brandir un quelconque humanisme propre à stigmatiser la politique coloniale dans ces régions. Réduisons cependant le cadre de notre jugement et interrogeons-nous sur la validité politique de ce véritable « manifeste »... L'auteur admet implicitement que ce calcul politique ne convient qu'à des situations d'urgence, de troubles ou de risques graves, en en soulignant lui-même l'aspect exorbitant... Il s'enferme dans une contradiction irrémédiable en expliquant que le courant nilo-tchadien (1) n'a aucune résonance dans la région et que les Arabes du sultanat de *Gulfeï* tournent résolument les yeux vers l'ouest... infirmant ainsi l'opportunité des mesures draconiennes pronées par lui dans les lignes suivantes pour contrer le prosélytisme arabe provenant de l'est. De plus l'invocation d'une « expérience syrienne » des confrontations de cultures, destinée à justifier le choix d'une politique à l'égard des Arabes du Nord-Cameroun, peut surprendre quiconque a suffisamment approché ces populations pour en connaître le particularisme linguistique, psychologique et économique. En effet, isolées entre deux frontières dans une zone de marécages et d'inondations, progressivement « fixées » par une nette évolution vers un sédentarisme à double vocation pastorale et agricole, ces tribus subissent l'influence d'un environnement ethnique qui les a fortement différenciées non seulement des Arabes « *Bagara* » du Soudan (et *a fortiori* des populations syriennes...) mais encore des groupements apparentés du Tchad. La probabilité d'une retribalisation et d'un rassemblement concerté des Arabes « *Šuwa* » avec les groupes tribaux correspondants situés au Tchad paraît donc aujourd'hui encore bien mince si l'on tient compte de cette différenciation culturelle ainsi que de la dispersion anarchique des tribus arabes de ce pays et de l'éloignement qui, presque toujours, sépare chaque fraction de ses éléments regroupés à l'ouest du Chari... La multiplication des contacts avec les sédentaires, issue d'une tendance de plus en plus marquée à la sédentarisation, ainsi que la persistance des sources traditionnelles de conflit et l'apparition des antagonismes fomentés par une politique coloniale s'appuyant sur l'autorité des Sultans, déterminent la rencontre des deux sociétés, la caractérisant par de nouvelles formes de cultures. La culture arabe locale présente dans son ensemble (particulièrement si on la compare aux mondes *kanuri* et *kotoko*) un aspect essentiellement (A) « synchrétique », (B) « formel ».

(A) — Les observations relatives au sacré effectuées conjointement en milieu arabe, *kotoko* et *kanuri* tant dans le domaine de l'ostentation religieuse que du mystère magique ou des sombres méandres de

(1) Terme très général dont l'auteur ne donne aucune définition.

la sorcellerie, nous ont révélé l'émergence d'une « doctrine métaphysique » et d'une conception de la Personne communes à ces populations, issues du brassage islamique de ces trois cultures.

Ayant intégré celles des coutumes arabes qui furent inévitablement véhiculées par le processus d'islamisation (1), *Koloko* et *Kanuri* transmirent aux nomades venus de l'est nombre de croyances relatives au domaine de la magie et de la sorcellerie ; les situations conflictuelles créées par l'irruption des Arabes sur la rive sud du lac Tchad, ainsi que l'antagonisme fomenté par leur installation sur les terres des *Koloko*, se sont traduites non seulement par de nombreux affrontements armés, mais encore (et surtout à l'heure actuelle) par des accusations de sorcellerie et des débats de justice exposant et détaillant les traquenards imputés aux *sahārīn* (magiciens) et aux *maṣṣāṣīn* (sorciers). En effet l'instauration de l'ordre colonial et l'imposition progressivement déterminante d'une norme administrative limitant sinon les tendances, du moins les possibilités d'affrontements armés entre collectivités, ont entraîné une multiplication des divers processus d'agression occulte, auxquels les Arabes, officiellement héritiers et porteurs du seul message coranique, ne peuvent se livrer que par emprunts directs aux cultures voisines. L'existence d'un rapport entre l'intensité des situations conflictuelles et l'ampleur des emprunts culturels est clairement apparue au cours d'entretiens que nous eûmes avec de nombreux anciens qui, évoquant les origines de leur tribu, la gloire et... le teint clair de leurs ancêtres, énuméraient devant nous avec tristesse et dérision les stigmates d'une évolution dans laquelle ils ne voient que dégénérescence : la coloration foncée du teint ainsi que les pratiques de magie et de sorcellerie constituaient dans cette énumération ceux de leurs attributs qui désolaient le plus les intéressés... L'adoption de pratiques culturelles étrangères et de rites pré-islamiques locaux qui ne faisait le plus souvent l'objet que d'allusions pudiques au-delà desquelles nous devons persévérer dans notre enquête par des questionnaires et des investigations indirects, était toujours affirmée par nos interlocuteurs comme un ensemble d'innovations récentes, et imputée par ceux-ci à l'arrivée des blancs qui pacifièrent le pays, assujettirent définitivement les tribus arabes au pouvoir *koloko*, leur enlevant progressivement tout moyen de contestation armée et les obligeant de la sorte à s'initier aux techniques de la *sillēyē* pour

déjouer les traquenards des *maṣṣāṣīn* (sorciers) (autrement dit des *Koloko*). Cette explication n'a qu'une valeur relative quant aux conditions dans lesquelles elle fut obtenue ; fournie à plusieurs reprises par des *gawānīn*, elle ne fut jamais spontanée mais constitua plutôt l'aboutissement de questionnaires « orientés » qui soumettaient insidieusement et sans cohérence apparente les termes de leurs réponses à nos interlocuteurs ; elle n'est intéressante que par la rapidité et la régularité avec lesquelles nos informateurs la « construisaient » à l'aide des éléments mis à leur portée. Sa « valeur objective » est également sujette à caution ; en effet, le renforcement des relations inter-ethniques traditionnelles par le pouvoir colonial immédiatement instauré et affermi après la chute de Rabah, ainsi que la conséquente et progressive impossibilité pour les Arabes d'affronter en nombre les *Koloko* et de récuser l'autorité des Sultans, ne concernent qu'une période historique très brève et ne peuvent en fait être considérés comme la cause et le moment de l'apparition de ces rites et croyances hétérogènes en milieu « *Šuwa* »... L'explication donnée par les *gawānīn* — dont seul l'aspect exclusif et incomplet mérite d'être critiqué — n'est cependant pas dénuée de fondement ; le processus de détribalisation et de division des Arabes, dont les causes ont été en partie évoquées plus haut, une nette tendance à la sédentarisation — déterminée par un développement de l'agriculture en milieu « *šuwa* » — ainsi que l'attachement à des terres nouvellement acquises, ont entraîné depuis le début du siècle une multiplication des rapports entre les Arabes et leurs voisins de tradition sédentaire, clairement attestée par le nombre croissant des inter-mariages (2). Le nombre et l'importance des éléments culturels empruntés par les Arabes aux *Kanuri* et aux *Koloko* en ont été accrus tandis que subsistait et se renforçait l'antagonisme opposant ces derniers aux « *Šuwa* ».

(B) — Dans ce que nous appelons le « formalisme culturel » de la société arabe « *Šuwa* », des gestes et des formes culturellement étrangers s'imposent, appauvris ou totalement dépouillés de leur charge idéologique primitive ; des significations ancestrales, d'origines diverses, extérieures à l'Islam et parfois totalement hétérogènes, s'estompent, disparaissent ou se fondent au contraire, et se retransposent dans une émotivité nouvelle. C'est pourquoi nous nous sommes consacrés, dans une étude qui fera l'objet d'une prochaine publication, à l'analyse des rites et

(1) Rappelons ici que l'islamisation des confins nigéro-tchadiens est largement antérieure à l'arrivée massive des Arabes dans ces régions.

(2) Les mariages entre Arabes et *Kanuri* s'effectuent dans les deux sens, tandis que si les *Koloko* épousent de plus en plus fréquemment des femmes arabes, l'inverse est extrêmement rare. Les seules unions entre « *Šuwa* » et femmes *koloko* que nous connaissons ont été nouées dans des villages de *Koloko* culturellement arabisés, proches des « *Šuwa* » tant par leur genre de vie que par leur mentalité.

croiances des Arabes du *Bornu* au niveau du signifié, du conscient, à l'exclusion de toute étude comparative et rétrospective de la réalité originelle des notions diffusées et empruntées. Notre but n'est pas, en effet, de raconter les avatars et les mutations d'éléments issus de pentes diverses s'entrechoquant en milieu « *Šuwa* », ni de décrire les « heurts » et « accommodements » spirituels qui caractérisent les inter-

relations et l'évolution de trois ethnies étroitement enserrées dans un même cadre politico-administratif. Il s'agit pour nous d'évaluer les causes et les modalités de l'adoption de coutumes étrangères par les Arabes et partant, la réalité et le sens des transformations socio-culturelles qui animent ces derniers en modifiant leur identité ethnique dont elles annoncent déjà la remise en question.



ŠA 'ARHA MISIL SABIB AL XEL,
 'ENHA ŠABAH BASALAY,
 SUNUNHA MISIL BURRAQ,
 SADURHA ŠABAH HANĀ FARAS,
 IDĒHA MISIL MATARAQ.

Ses cheveux ressemblent aux crinières des chevaux,
 son œil est (blanc) comme l'oignon,
 ses dents sont (brillantes) comme l'éclair,
 sa poitrine est semblable à celle d'une jument,
 ses bras sont comparables à des branches.

(Allégorie arabe)

ANNEXE

IMPLANTATION DES TRIBUS ARABES AU NORD-CAMEROUN (Serbewel)

LES SALAMAT

De tous les Arabes semi-sédentaires, les *Salamat* sont au Tchad les plus nombreux et les plus méridionaux. Venus du *Bahr el Djideï* après avoir longtemps vécu au *Dār-Fur*, ils affirment être les descendants de Salem, fils de Junet et « peuvent se prévaloir, ainsi que le remarque LE ROUVREUR, de la même origine que les fiers nomades Ouled Rachid et autres Missirié ». NACHTIGAL rapporte qu'ils étaient gouvernés au *Wadaï* par 99 *Suyux* et pouvaient mettre 4.000 cavaliers en ligne.

Ils sont aujourd'hui particulièrement nombreux dans le *Dar Salamat* (région d'*Am Timan*, à laquelle ils ont donné leur nom). Ils se concentrent aussi à l'est du *Fitri*, à l'ouest du Chari, et forment des petites colonies extrêmement dispersées entre les 11^e et 13^e parallèles. Certaines de leurs fractions se sont risquées à la lisière des pays fétichistes, en zone de glossine et de marécages, afin de se livrer à la chasse à l'homme, les profits dus au trafic d'esclaves compensant largement les pertes en bétail occasionnées par les difficultés écologiques. Leur teint et l'évolution de leurs coutumes montrent, particulièrement dans ces régions méridionales, combien les *Salamat* se sont frottés aux populations locales : inter mariages, emprunts culturels et économiques (1) signalèrent les *Salamat* à l'attention des premiers voyageurs qui traversèrent leurs zones d'habitat (2).

Les *Salamat* sont surtout regroupés dans les arrondissements de Makari et Fort-Foureau et, en moindre proportion, dans l'arrondissement de Mora et le Nord du Diamaré.

FRACTIONS (*xašimbuyut*) SALAMAT STATIONNÉES AU NORD-CAMEROUN.

Dār Begli
'U. *Eli*
'U. *Migebil*
'U. *Rimen*
'U. *Fudde*
'U. *Brahīm*
'U. *Abu Jime*

xašimbuyut Salamat stationnés dans le Serbewel.

MARGINAUX « ARABISÉS »

Haddād
Fellata
Kanuri
Kotoko

Kašakēš
'U. *Abu Daw*
'U. *Musa*
Yukura
Am Alégé
Anna Jimīye
Al Bakriye
Am Onala
Yesīye
'U. *Imer*
'U. *Hamed*

Xašimbuyut Salamat regroupés dans l'arrondissement de Fort-Foureau et le N.O. du Nigéria.

Beni Hasan (?) Ce nom est en fait celui d'une grande tribu arrivée de l'est, qui se dispersa en chemin et dont les éléments qui franchirent le Chari furent regroupés sous l'appellation de *Gawālme*. Curieusement, les *Beni Hasan* ne nous ont été cités qu'en tant que fractions *Salamat*.

(1) Bien que les *Salamat* se livrent essentiellement à l'élevage du zébu et à la culture du sorgho, ceux de la région d'*Am Timan* pratiquent la pêche dans les mares permanentes du *Bahr Salamat* et ne reculent pas devant la culture du coton.

(2) Considérant les trois principales zones de peuplement *Salamat*, nous précisons que ces derniers ont particulièrement emprunté aux *Medogo*, *Kuka*, *Bilala* dans le *Baiha* et plus précisément la région du *Fitri*, aux *Sara* sur la limite occidentale du *Dar Salamat*, aux *Kanuri* et aux *Kotoko*, dans les régions situées entre le Chari et l'El Beid.

Les *Dār Begli*

Ils arrivent les premiers à l'ouest du Chari, longeant la rive du lac Tchad. Plusieurs fractions se répandent jusqu'à *Gambaru* (1), multipliant les pillages et les accrochages avec les *Kotoko*, s'attaquant même aux troupes du *Kaigama* (envoyées par le roi du *Bornu*) et tuant celui-ci afin de venger la mort de leur chef *Afreš*, survenue par trahison. Ils sont principalement répartis le long de la rive du lac Tchad en une quarantaine de villages situés dans les limites du sultanat de *Makari*. Ils possèdent également une quinzaine de localités sur les terres de *Gulfeï* et de *Wulki*. Ils forment un groupement considéré, à juste titre, par le Père ZELTNER, comme le plus homogène, parce que le moins atteint par l'affaiblissement général du pouvoir traditionnel et le mouvement continu de détribalisation affectant les sociétés riveraines du lac Tchad.

Les DĀR BEGLI sont divisés en sept sous-fractions :

Nas Mumen
Nas Mihimit
Nas Abba
Nas Bayile
Am Hālo
Dar 'Id
Am Dogola.

Les *Haddād 'U. Abu Anno*, alliés aux *Dār Begli* possèdent six villages répartis entre les sultanats de *Makari* (2), d'*Adafe* et de *Wulki* (3).

Les '*Ulād Eli*

La migration des '*U. Eli* eut lieu quelques années après l'arrivée des *Dār Begli*. Ils se sont particulièrement concentrés entre la rive gauche du Serbewel et l'El Beïd, dans le sultanat de *Makari*. Très vite ils s'opposent aux *Kotoko* qu'ils affrontent non loin de *Margi* en une bataille décisive, sous la direction de leur *Kaftara* (chef de guerre) *Da'uda* ; le combat s'avère indécis et donne lieu à un compromis qui engendrera maints conflits dans l'avenir ; *Maï Senusi* offre sa fille en mariage à *Dahiye*, *Šēx* des '*U. Eli*, tandis que ces derniers acquièrent la propriété des terres qu'ils occupent, reconnaissent la suzeraineté du Sultan de *Mpande* (nom traditionnel de *Makari*) et s'engagent à lui livrer chaque année un bélier par village...

Les '*U. Eli* se divisent en quatre sous-fractions :

'*U. Hiseyn*
Andarka
Dār Hasan
Kanam

Dār Hasan et '*U. Hiseyn* se subdivisent respectivement en plusieurs familles (2) dont certaines ne sont constituées que par des éléments épars de sous-fractions disparues ; les généalogies, incomplètes ou douteuses, ne permettent pas de différencier avec précision ces éléments.

Am Šāma
Mal Haj
Tombūl
Xaraŕim
D.ĀR HASAN *Am Hemal*
'*U. Sālem*
'*U. Abu Yahya*
Kerīm
Zuyud
'*Ulād HISEYN* *Šidēre*
Başar
Kiyari
Hunud

Certains informateurs affirment que les *Kanam* et les *Andarka* se groupèrent pour maintenir l'équilibre dans le clan, face aux *Dār Hasan* et aux '*U. Hiseyn*, respectivement plus nombreux. D'autres ajoutent que *Kanam* et *Andarka*, obligés de s'unir en raison de leur petit nombre, « payaient ensemble l'impôt au Sultan de *Mpande* ».

L'énumération des villages occupés par chacune de ces sous-fractions sur la terre de *Makari* autorise une estimation de leur importance respective, proportionnellement à l'ensemble du clan.

VILLAGES 'U. HISEYN

Zamān
Andilbin
Ŧaraga
Rengé
Al Kausè
Kesawa (aujourd'hui disparu)
Am Kōmbula
Dugumo Saẓair

VILLAGES ANDARKA

Am Šilga
Andaga
Ajajaya
Al alak I
Am Kundru
Balma

VILLAGES KANAM

Atri II
Meliye Kabir
Meliye Saẓair
Masio
Gurgura
Angèlème

VILLAGES DĀR HASAN

Qasibe
Dugumo Kabir
Karŕe
Al Alak II
Gangara (aujourd'hui disparu)
Angusere
Orakali
xaraŕim
Dugumo

(Les '*U. Eli Dār Hasan* comptent aussi 3 villages sur la terre de *Gulfeï*, fondés par les *Am Šāma* : *Krenik*, *Angiyotoya*, *Al Gile*).

(1) Certaines de ces fractions sont représentées en faible proportion dans l'arrondissement de Mora et le Nord du Diamaré, région dont la population arabe est surtout constituée de *Bana Seil*.

(2) Nous adoptons ce terme pour désigner les subdivisions de la sous-fraction.

A cette liste doivent être ajoutées deux localités (*Jiraib* et *Zamān Saḡair*) appartenant aux *Ḥaddād Kaora* placés sous l'autorité directe du *Šéḡ* des 'U. *Eli*, ainsi que quelques villages peul, *kanuri* et *koloko*, arabisés, dont nous analyserons plus loin l'importance.

Les 'U. *Brahim*

Principalement localisés sur la terre de *Wulki* où ils occupent une quinzaine de villages (ils n'en comptent que deux dans le sultanat de *Makari*) les 'U. *Brahim* sont répartis en huit sous-fractions :

Dār Hemidi
'U. *Golo*
Sumūra
'U. *Abu Šiwīya*
Dar Balāl
'U. *Igēle*
'U. *Abu Ilème*
'U. *Midet*

Les 'U. *Abu Jime*

Ils sont principalement regroupés sur la terre d'*Afade* et divisés en cinq sous-fractions :

'U. *Abu Jime*
Am Duēde
Danio
'U. *Raḡama*
'U. *ḡame*.

Selon les dires des informateurs locaux, 'U. *ḡame* et 'U. *Raḡama* constituaient autrefois deux clans distincts, respectivement commandés par un *Šéḡ*. *Rabah* les regroupa sous l'autorité du *Šéḡ* des 'U. *Abu Jime*.

Les 'U. *Fudde*

Ils sont concentrés sur la terre d'*Afadé* où ils occupent une quinzaine de villages.

Les 'U. *Migēbil*

Exceptés quelques éléments qui se fixèrent sur la terre d'*Afade* où ils occupent aujourd'hui sept villages ainsi que dans la région de *Kala Kafra* où ils comptent autant de localités, les 'U. *Migēbil* continuèrent leur route vers l'ouest et se fixèrent bien au-delà de l'El Beid... ainsi que le rappelle le surnom qui leur fut attribué (*miḡēbil* : au-delà, de l'autre côté).

Aucune information n'a été obtenue quant à la dénomination de cette fraction *Salamal* avant sa pénétration au *Bornu*. Sans doute s'agit-il là d'éléments épars, issus de fractions ou même de tribus différentes, qui s'unirent contre les hasards de la route.

LES FELLATA

BARTH affirme que l'érection du *Bagirmi* en royaume musulman s'amorce dès le début du XVII^e siècle, sous l'influence de groupes de pasteurs peul — accompagnés de lettrés — circulant dans cette région. Selon MAC MICHAEL, à la fin du XVII^e siècle, *Fellata* et Arabes du *Dār-Fur* sont liés par de nombreux inter-mariages et communiquent entre eux en langue arabe.

La majorité de la population peul du Serbewel appartient aux fractions *Kesuḡi* et *Yillaga*, qui accompagnèrent les Arabes dans leur migration vers l'ouest, refaisant en sens inverse le parcours effectué par leurs ancêtres. Originaires du Sénégal (*Futa-Toro*), les fractions peul du Nord-Cameroun sont arrivées par le *Bornu*, au XVIII^e siècle ; c'est pourquoi le retour d'est en ouest de deux d'entre elles constitue une remarquable exception au mouvement général des migrations peul.

Les *Kesuḡi*

Bien que directement placés sous l'autorité du *Šéḡ* des 'U. *Eli* et reconnaissant le *Lawan* des *Salamal* comme leur chef de tribu, les *Fellata Kesuḡi* se disent Fulbé, revendiquant une identité ethnique ne correspondant plus depuis longtemps à la langue (1) et aux coutumes arabes qu'ils ont adoptées. Ils occupent cinq villages sur la terre de *Makari* (*Diledil II*, *Alleg*, *Abu Dangala*, *Atri I*, *Sage Angusere*). Les informations recueillies sur le terrain font état de dix sous-fractions dont nous transcrivons ici les noms selon une prononciation très « arabisée » :

Niangalma
ḡaḡeji
Tāra
Angaraḡi
Galme
Songē
Badaway
Dazgal.

Cette nomenclature est sans doute imparfaite, qui fut laborieusement établie avec l'aide d'informateurs hésitants, ignorant pour la plupart la langue peul, et dont la génération antérieure était déjà coupée de la société peul « orthodoxe ». De plus, nous n'avons pu obtenir sur place aucun renseignement relatif à l'époque et aux conditions d'arrivée de ces groupements dans la région du Serbewel. L'existence et la nature des liens entre les groupes désignés par mes informateurs comme les dix sous-fractions *Kesuḡi* stationnées entre l'El Beid et le Chari ne nous paraissent en fait pas suffisamment prouvées ni définies. Il importe de préciser que les cinq villages

(1) Seuls quelques vieillards possèdent encore des rudiments de fufuldé.

Kesuji énumérés précédemment ne révèlent la présence dans le Serbewel que de trois des dix sous-fractions mentionnées précédemment et regroupées sous la « bannière » *Kesuji* par la totalité des informateurs : *Diledil II*, *Atri I*, et *Sage Angusere* appartiennent aux *Songé*. *Alleg* est habité par les *Tāra* et *Abu dangala* par les *Dazgal*. Comme les Arabes soudano-tchadiens, les *Fellata* se sont fractionnés dispersés et regroupés au cours de longues migrations, brisant leur ordonnance originelle et se remodelant politiquement au gré de diverses circonstances contraignantes. Les regroupements de fractions étrangères sous l'autorité d'un chef de clan, imposés par l'administration, ajoutent à la perplexité de l'enquêteur désireux de restituer les clans, fractions et sous-fractions selon leur disposition primitive. M. Mamadou ELDRIDJ nous a obligeamment fourni les informations dont il disposait sur les « *Kesuji* ou *Kesu'en* ». Selon lui, ce clan est fortement représenté au Nord-Nigéria, notamment dans les régions de *Gombé*, au sud du *Bornu*, et dans celle de *Yola*. Six des noms de sous-fractions soumis aux commentaires de M. ELDRIDJ sont inconnus de ce dernier (1) : les *Tāra* ou *Tara'en* constituent une fraction des *Ferobe* qui ont fondé le lamidat de *Boyo* près de Maroua. Les *Badaway* ou *Badawoy* sont en réalité des *Ferobe* du *Diamaré*. Selon ELDRIDJ ils tiennent leur surnom de l'arabe « *badawiya* » (bédouins, nomades), qui leur aurait été attribué par les « *Šuwa* » durant leur séjour prolongé au *Bornu* et avant leur pénétration dans le *Diamaré* (ce séjour s'est étendu du *xvii^e* siècle au *xviii^e* siècle et même pour certains groupes jusqu'au *xviii^e* siècle). En fait les intéressés eux-mêmes ne connaissent plus pour la plupart que cette dénomination clanique de *Badaway* et ignorent le plus souvent leur véritable nom de *Ferobe* (2).

« Les *Uda'en* » (dans liste proposée : *Uda*) ont abandonné l'élevage du bovin pour s'adonner presque uniquement à celui des moutons dits « *uda* » (de grande taille et bicolores : blanc et noir ou blanc-rouge foncé). Ils transhumèrent sur de grandes distances du *Sokoto* au lac Tchad via le *Bornu*, ou du *Sokoto* vers Agadès pour la cure salée (cf. Marguerite DUPIRE « les Peul nomades »). En fait, cette dénomination d'origine *Ha'usa* (*udawa* en *Ha'usa*, de *uda* : brebis) recouvre des éléments issus de clans et de fractions divers ne correspondant pas à une unité ethnique quelconque (3). *Sankare* est la

dénomination *bambara* correspondant à celle connue chez les Peul sous le nom de *Bari*, nom d'honneur des Peul *Dayebe Wakambe* (4) et *Fittobe* notamment. Ces Peul ne sont pratiquement pas représentés au Nord-Cameroun, mais ils sont nombreux au Mali. On dit infidèlement *Sankare* ou *Sangare* (3).

Il apparaît donc que les dénominations attribuées aux fractions *Kesuji* par les représentants de ce clan stationnés dans le Serbewel, recouvrent en fait des significations et des réalités disparates. SEULES LES CONTRAINTES SUBIES PAR TOUTE MINORITÉ ETHNIQUE SOUCIEUSE DE SE PÉPÉTUER DONNÈRENT UNE HOMOGÉNÉITÉ POLITIQUE À CES GROUPES D'ORIGINES TRÈS DIVERSES.

Les *Yillaga*

Les mêmes constatations s'imposent quant aux *Fellata Yillaga*, intégrés dans le *Serbewel* à la tribu arabe des *Bana Seit*. Ils sont connus dans plusieurs pays (Sénégal, Mali, Guinée, Haute-Volta, Nord-Nigéria, Niger) sous le nom de *Yilarbe*, et peuplent le nord de la Bénoué (5) où ils ont fondé les principales chefferies ou « lamidats » de : *Mindif*, *Gazawa*, *Miskin*, *Bindir* (Tchad), *Rey Buba*, *Bibemi*, *Be*, *Golombe*, *Gider*, *Dembo*, *Basewo*. Selon M. ELDRIDJ ils constituaient numériquement le clan le plus imposant du Nord-Cameroun.

N'occupant que quatre villages, situés sur la terre de *Makari*, les *Yillaga* sont répartis, selon nos informateurs, en trois sous-fractions : les *Mbēwe*, les *Jāfun*, et les *Ganni*. Nous ne savons rien sur les origines des *Ganni* et fort peu de choses sur les *Jāfun* et les *Mbēwe*. Précisons cependant que selon ELDRIDJ « les *Mbēwe* se retrouvent en grand nombre autour de *Kano*, au Nord-Nigéria. Les *Jāfun*, eux, ne gardent plus ce nom que chez les *Mbororo* nomades du département de l'*Adamaoua* (*Meiganga*, *Tibati*, *Bango*). En fait ils appartiennent à l'origine au clan des *Ferobe* dont sont issues les fractions qui se sont sédentarisées et ont formé les chefferies peul de *Maroua*, *Bogo* et *Pellé* ».

LES BANA SEIT

Une tradition très répandue fait remonter l'origine des *Bana Seit* aux *Bana Wa'el*, importante tribu venue de l'est, dont sont issus divers groupements (6) qui remontèrent jusqu'au Nord-*Kanem*, ainsi que plusieurs fractions (notamment les *Beni Hasan*) qui

(1) *Niangalma*, *ɣajɛji*, *Anɣaraɣi*, *Galme*, *Songé*, *Dazgal*.

(2) Notes de M. ELDRIDJ.

(3) Notes de M. ELDRIDJ.

(4) Pour des raisons techniques nous n'adoptons pas le mode de transcription phonétique utilisé par M. ELDRIDJ.

(5) Orthographe I.G.N.

(6) 'U.Mahbūb, 'U.Balāl, 'U.Ṭāleb, 'U.Šebīb, 'U.Maṣṣūr, Hammāma, Am ḡayār.

franchirent le Chari et reçurent le surnom de *Ġawālme* (1).

Cependant, le vieil *Umar Gana*, notable de la tribu *Ġawālme*, domicilié à *Gambaru*, me proposa un « lambeau » de tradition orale infirmant la thèse de cette origine au profit d'une ascendance *salamat*, et qui fut développé devant moi, ultérieurement, par plusieurs notables *Bana Seït* : « *Salām*, ancêtre des *Salamat*, traquait un jour un troupeau d'antilopes, accompagné d'un groupe de jeunes gens lancés au galop. Au cours de leur équipée, les chasseurs découvrirent un enfant sauvage qui vivait avec les antilopes, se nourrissant et courant comme elles... Ils le recueillirent, lui firent boire de l'encre ayant servi à écrire des sourates du Coran... L'enfant de la brousse fut élevé par *Salam* dont il reçut plus tard une fille en mariage. Les enfants et descendants de cette union furent appelés *Bana Seït*, fils de « l'animal de la brousse ».

Les *Bana Seït* du Serbewel sont essentiellement regroupés dans les sultanats de *Makari* et de *Gulfei* ; ils sont répartis en deux clans : les *Bala'one* et les *Ġarafin* (2), respectivement divisés en cinq et quatre sous-fractions. Seuls les *Bala'one* sont représentés dans l'arrondissement du Serbewel.

Les *Bala'one* occupent un peu plus d'une vingtaine de villages sur la terre de *Makari*, une dizaine dans le sultanat de *Gulfei*, tandis qu'ils ne possèdent qu'une seule localité sur la terre d'*Afade*.

Les fractions de ce clan sont les 'U. *Eli*, 'U. *Watan*, *Nawasal*, *ġamaġme*, 'U. *Abu Šibel*.

Les *Ġarafin* : parmi leurs fractions, que l'on rencontre dans l'arrondissement de Fort-Foureau ainsi que dans le nord du *Mandara*, nous ont été citées les *Nawal*, 'U. *Jinnék*, *Am Maġamal*, *ġawun*.

LES HEMMADIYE

Selon ZELTNER les *Hemmadiye* vivaient autrefois dans la région du *Fitri* et du *Balha*, non loin des *Maġamid*, *ġozām* et 'U. *Ĥimel*. Nous avons été à même de vérifier chez les *Hemmadiye* la lâcheté des liens tribaux — attestée par ZELTNER — l'aspect composite d'un ensemble de fractions qui se lièrent manifestement moins par la force d'une quelconque parenté originelle que par la nécessité de faire face en nombre suffisant aux dangers qui jalonnaient leur migration.

Tous les informateurs *Hemmadiye* contactés dans les limites du Serbewel mentionnent sept fractions,

très inégalement représentées dans l'arrondissement : ce sont les :

Am Mēhēmēt
Sa'adene
Xaġiġe
Tunġur
Aġa'ene
'U. *Imer*
'U. *El Ĥaġ*

Les *Am Mēhēmēt* constituent la fraction *Hemmadiye* la plus importante de l'arrondissement. Ils sont principalement regroupés sur les terres de *Makari* et de *Gulfei* où ils comptent respectivement 26 et 12 villages. Leur nombre est insignifiant dans les sultanats de *Wulki* (1 vill.), *Bodo* (1 vill.) et *Afade* (1 vill.).

Les *Am Mēhēmēt* sont divisés en six sous-fractions :

<i>Am Wāda</i>	2 villages
<i>Darqasiye</i>	11 villages
<i>Am Brēk</i>	8 villages
'U. <i>Heblu</i>	8 villages
'U. <i>Kambak</i>	7 villages
<i>Hiseniye</i>	5 villages

Les *Sa'adene* sont divisés en six sous-fractions réparties sur les terres de *Wulki* (7 vill.) et *Afade* (7 vill.) :

'U. <i>Sālem</i>	7 villages
'U. <i>Rakab</i>	7 villages
'U. <i>Jil</i> (3).....	1 village
'U. <i>Abu Zēne</i>	5 villages
'U. <i>Kēbēs</i>	1 village
'U. <i>Šābur</i>	0 village

Principalement stationnés sur les terres de *Makari* et de *Gulfei*, les *ġaġiġe* occupent également un village sur la terre de *Bodo*. Ils comptent au total sept sous-fractions réparties sous le commandement de trois *Suyuġ* :

I <i>kadmul</i> (4)	'U. <i>Bilele</i>
	'U. <i>Iġele</i>
	<i>Ašan</i>
	'U. <i>Ĥemmad</i>
I <i>kadmul</i>	<i>Dalla</i>
	<i>Abala</i>
I <i>kadmul</i>	'U. <i>Raġīb</i>
	<i>Manaja</i>

Les *Tunġur* (5) : l'intégration par les *Hemmadiye* de deux clans *Tunġur* (les *Juka* et les *Kurata*) peuplant trois villages sur la terre de *Makari*, témoigne particulièrement de la disparité des éléments qui la composent.

(1) Cf. paragraphes consacrés aux sous-fractions *Ġawālme*.

(2) Ce nom suggère une origine peul dont les intéressés n'ont fait aucune mention.

(3) Comptée par ZELTNER parmi les 'U. *El Ĥaġ*.

(4) Turban, insigne de commandement.

(5) Une présentation des différentes fractions *Tunġur* regroupées autour de *Mondo*, dans le *Kanem*, est effectuée dans un article en préparation.

Les *Ajā'ene* sont, d'après nos informations, divisés en deux sous-fractions : les *Esala* et les *'U. Humrān*. Le R. Père ZELTNER cite également les « Gharibu » et les « Rashidiye » dont nos informateurs n'ont pas fait mention. Les membres de ce clan occupent trois villages sur la terre de *Makari*, un village sur celle de *Wulki* et une localité dans le sultanat d'*Afade* (1).

Les *'U. El Haj* sont tous basés au Nigéria. Nous n'avons pu, pour des raisons de temps, vérifier leur présence peu vraisemblable dans d'autres zones de peuplement arabe (arrondissement de Fort-Foureau, le Margui Wandala ou le nord du Diamaré) ; les noms de leurs sous-fractions nous ont cependant été cités :

'U. Hiseqn
'U. Abba
'U. Suleyman
'U. Ratēb
'U. Jime
'U. Bešir
'U. Da'ud

LES ĠAWĀLMME

Les descendants de *Hasan El Garbi* (?) composent la tribu des *Hasa'una* et seraient également dénommés *Beni Hasan* dans l'est du Tchad. Ainsi que le remarque le R. Père ZELTNER, selon lequel le terme de *Ġawālme* n'est qu'un surnom, « cette tribu se distingue des autres Arabes des rives du Tchad par son teint clair, un dialecte plus savant (...) à une époque récente ils étaient encore éleveurs de chameaux ». Plutôt que de conclure avec CARBOU que ceux-ci sont arrivés de Tripolitaine, l'auteur souscrit à l'opinion de LETHEM selon laquelle les *Beni Hasan* auraient emprunté un itinéraire d'est en ouest nettement plus septentrional que le courant général d'émigration des autres tribus. L'homogénéité originelle des différentes fractions regroupées sous le nom de *Gawālme* reste cependant à démontrer : il importe en effet de rappeler l'aspect éphémère de la tribu, dont les groupes et les sous-groupes se séparent de la souche, se dispersent ou se rassemblent à nouveau selon des nécessités locales d'ordre économique et politique, intégrant des éléments étrangers, recréant une nouvelle cohésion tribale. Nous avons fréquemment rencontré le dénommé *Umar Gana*, considéré par la rumeur publique comme le dernier détenteur de la tradition historique *ġawālme*, et tenté avec son aide, de compléter ou de corroborer nos informations. Les

relations que nous avons entretenues avec ce personnage illustrent les difficultés rencontrées lors d'une enquête historique en milieu nomade ou semi-nomade, ainsi que la facilité avec laquelle des individus, à la façon convaincante et au verbe facile, « repensent » le passé, l'inventent ou le modèlent selon leurs capacités de fabulation et leur soif de prestige. Selon plusieurs informateurs, les *Ġawālme* vinrent d'Iraq et se scindèrent dès leur arrivée en Afrique en deux groupes principaux dont l'un prit la route du Maghreb et l'autre se dirigea vers Abéché. Les *Beni Wa'el*, qui formaient une puissante fraction de chameliers, s'enfoncèrent vers l'ouest ainsi que de nombreux autres groupes, après avoir affronté à plusieurs reprises les troupes du *Wadaï*. Au début du XVIII^e siècle, peu avant leur irruption au *Bornu* (dont aucun groupe arabe n'avait pu franchir la frontière) dans la région de *Kuseri*, les *Beni Hasan* franchissent le Logone beaucoup plus au sud et s'infiltrèrent jusqu'aux contreforts du Mandara dont ils vont hâter l'islamisation.

Principaux groupes et sous-groupes *Ġawālme* du Nord-Cameroun.

'U. Amer (2)
Dagana
'U. Serar
'U. Qanem
Asale
'U. Feddala (3)
Beni Wa'el

'U. Abu Issa (4) { *Ma'gel*
Duma
Am Fenēfen
'U. Annubi
'U. Suleyman

'U. Abu Xader { *Šiger*
Al Hatum
'U. Zid
'U. Ziāda
'U. Zayyad
'U. Jōdu
'U. Massauri
'U. Jassas
'U. Kilebat
Allawable
Al ġawarte
Abu Jahal
'U. Abu Najī

(1) Nous ne connaissons pas les noms des sous-fractions auxquelles appartiennent ces villages.

(2) Ce nom a été alternativement attribué par nos informateurs à une fraction *Ġawālme* et une sous-fraction des *'Uldā Maḥareb Attileb*.

(3) ZELTNER fait des « Oulad Fādel » une famille ou sous-groupe.

(4) Sont considérés par ZELTNER comme « famille » des *'U. Abu xader*. Nos informateurs ont attribué ce nom à un sous-groupe *'U. Maḥareb Attileb*.

'U. Sālem	{	Am Qanam
		Jazi
		Am Tawail
'U. Mahareb Atileb	{	Am Fa'a'il
		'U. Raḥal
		'U. Rašid
		'U. Karram
		Bišāra
		Rafaile
		Nas Aššen Addugag
Nas Mada		
		Beni Baddur

Une évaluation sommaire de l'implantation *Ġawalme* dans le Serbewel donne le relevé suivant :

4 villages sur la terre de <i>Bodo</i>
25 villages sur la terre de <i>Makari</i>
4 villages sur la terre de <i>Afade</i>
14 villages sur la terre de <i>Wulki</i>
18 villages sur la terre de <i>Gulfei</i>

Manuscrit reçu au Service des Publications le 18 novembre 1976

BIBLIOGRAPHIE

- AL-TUNISI, 1845. — Voyages au Darfour. Trad. Perron et Jomard, B. Duprat, Paris.
- AL-TUNISI, 1851. — Voyages au Ouadaï. Trad. Perron et Jomard, B. Duprat, Paris.
- ARBAH DJAMA BABIKIR, 1950. — L'empire de Rābeh. Dervy éd. Paris, 95 p.
- BARTH (H.), 1860-1861. — Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années, 1849 à 1855, trad. de l'allemand par P. Ithier, A. Bohnés Bruxelles, A. Lacroix, Van Heenen, 4 vol. Paris.
- BOUJOL, 1939. — Les Arabes du Tchad. C.H.E.A.M., n° 603, Paris.
- CARBOU (H.), 1912. — La région du Tchad et du Ouadaï. E. Leroux éd., 2 vol. (Publ. de la Faculté des Lettres d'Alger). Paris.
- DENHAM (DIXON), CLAPPERTON (Captain H.), OUDNEY (Dr.), 1831. — Narrative of travels and discoveries in Northern and Central Africa in the years 1822, 1823 and 1824. J. Murray, 4 vol., London.
- FOUREAU (F.), 1902. — D'Alger au Congo par le Tchad. Masson, Paris.
- GRANDIDIER (M. G.), 1925. — Essai sur l'histoire du pays Salamat et les mœurs et coutumes de ses habitants. *La Géographie*, T. XLIV, Paris.
- LANDEROIN (M. A.), 1911. — « Notice historique » in : TILHO (A. J. M.). Documents scientifiques de la mission Tilho (1906-1909), T. 2. Imprimerie nationale, Paris.
- LETHEM (G. J.), 1920. — Colloquial arabic, Shuwa dialect of Bornu, Nigeria and the region of Lake Chad, London.
- LE ROUVREUR (A.), 1962. — Sahéliens et sahariens du Tchad. Berger-Levrault, Paris.
- MAC MICHAEL (L. A.), 1922. — An history of the Arabs in the Sudan and some account of the people who proceeded them and the tribes inhabiting Darfur. University Press, Cambridge.
- MASSON DETOURBET (A.), 1959. — Les populations du Tchad (nord du 10^e parallèle). Presses universitaires de France, Paris.
- MASSON DETOURBET (A.), 1969. — Les Principautés kotoko. Éssai sur le caractère sacré de l'autorité. Éditions du C.N.R.S., Paris.
- NACHTIGAL (G.), 1881. — Sahara et Soudan, trad. de l'allemand par J. Gourdault, Hachette, Paris.
- PALMER (H. R.), 1929. — Gazetteer of Bornu Province, The Government Printer.
- ROTH-LALY (A.), 1968. — Lexique des parlers arabes tchadosoudanais. CNRS, Paris, 108 p.
- URVOY (Capitaine Yves-François), 1949. — Histoire de l'empire du Bornou. Larose, (Mémoires I.F.A.N.), Paris.
- VOSSART (J.), 1952. — Histoire du sultanat du Mandara, province de l'empire du Bornou. Études camerounaises, n° 35-36, Yaoundé.
- ZELTNER (J. C.), 1970. — Histoire des Arabes sur les rives du lac Tchad. Annales de l'Université d'Abidjan, série F, tome 2, fascicule 2, pp. 108-237.

Nous ne livrons ici que les noms des ouvrages utilisés pour l'élaboration de cet article. Une bibliographie exhaustive peut être élaborée en se référant à la Bibliographie du Tchad (sciences humaines), par Jacqueline MOREAU et Danielle STORDEUR, *Études et Documents tchadiens*, série A, Fort-Lamy, 1970).

(1) Les 'U. *Mahareb Atileb* font l'objet d'un récit que nous avons recueilli auprès de plusieurs informateurs *Ġawalme*, notamment à El Farch et à *Gambaru* : un pèlerin, nommé *Nabi Maḡazum*, se dirigeait vers La Mecque en compagnie de sa fille. Une nuit le voyageur eut des pertes séminales pendant son sommeil. Occupée le lendemain à laver le linge au bord de la rivière, sa fille se dénuda, épuisée par l'effort, attachant seulement autour de ses reins le pantalon souillé de son père. Quelques temps plus tard, la jeune fille se trouva enceinte, à son grand étonnement et à l'indignation de son père ; l'enfant illégitime, qui fut abandonné entre deux rochers, aussitôt après sa naissance, devint plus tard un chef religieux connu sous le nom d'*Adum Wāda*, dont le fils, *Mahareb Atileb* est considéré comme l'ancêtre de la fraction du même nom.